

**RD** - C'est ça! Je me souviens du cas de quelques familles vietnamiennes qui ont quitté Victoriaville pour Montréal ou Toronto, pas nécessairement pour ne pas avoir trouvé un emploi dans la région mais pour rejoindre leur communauté, retrouver un milieu connu.

**JBF** - Nous avons ici le cas - et c'est seulement un exemple - d'une mauvaise analyse des choses. En quittant son pays, il a dû affronter des situations très dures avec une fermeté et une énergie morale qui impressionne, tout ça pour aller à la rencontre du bonheur. Le danger écarté, il est confronté avec d'autres problèmes - un pays qu'il ne connaît pas, une langue difficile à apprendre. Donc, pour lui, un mur presque insurmontable. Il se sent malheureux mais au lieu de continuer l'effort du milieu d'accueil, il va choisir la facilité, un terrain plus sécuritaire, une fuite en avant.

**JS** - Il s'agit aussi de la structure psychologique de chaque individu. Pour certains, il n'est pas si facile de s'éloigner de leur propre origine, ils ont peur de perdre leurs valeurs.

**RD** - Le refuge dans les communautés, laissant de côté la raison économique, constitue la cause de la soi-disant "ghettorisation". Ce n'est pas le cas dans notre région, mais c'est un fait à Montréal et dans d'autres grandes villes. Les organismes d'accueil font des efforts pour faciliter l'adaptation, mais leur intervention n'est pas suffisante. Il revient aux communautés et à leurs représentants - et je me réfère également à la communauté haïtienne - de s'occuper de l'éducation des immigrants, de faire le lien avec les valeurs fondamentales du Québec. Les communautés doivent être moins revendicatrices et plus responsables dans l'intégration de leurs membres aux valeurs de la société québécoise.

**JS** - Les communautés, comme dit Ricardo, en plus de permettre la sécurisation, devraient tendre à intégrer l'immigrant à sa nouvelle société. Malheureusement, c'est l'inverse qu'elles font. Elles accentuent la ghettorisation et retardent l'adaptation par peur de perdre les personnes et les valeurs apprises dans leurs pays d'origine.

**MP** - Il y a aussi un aspect qui me semble intéressant. Je crois que pour les immigrants provenant des anciens pays communistes de l'Europe de l'Est, les valeurs essentielles et sine qua non dans une démocratie sont remises en question. La liberté de pensée et d'expression ainsi que les moyens d'expression, le sens de la dignité humaine et la communication avec les autres étaient des valeurs acceptées seulement si elles rejoignaient l'idéologie communiste; une propagande pour le bien-être du peuple, axée sur des mensonges, un système corrompu où toutes les actions menaient au succès du communisme étaient attribuées au parti.

En Roumanie, tout était bien mis en scène, rien n'était laissé au hasard. Ainsi, par exemple, le temps libre était une notion qui devait être complètement vidée de contenu pour que le parti et le gouvernement puissent avoir le contrôle total sur la pensée des gens.

"Ils n'ont pas besoin de temps libre!...justement pour qu'on ne puisse pas penser.

"Le communisme ne peut pas être édifié avec des penseurs!" C'était la plus grande réalisation du régime communiste, où même les gens valables avaient une utilité temporaire, c'est-à-dire juste le temps nécessaire avant d'être remplacés.

Je pourrais continuer mais, pour être bref, je vais utiliser une boutade: "Si le parti te donne à manger de la m..., non seulement tu dois la manger mais tu dois aussi apprécier le goût et, pourquoi pas, même avec enthousiasme!"

**JBF** - La grande erreur des gens a été d'avoir attribué toutes les façons de faire à l'incompétence et à la bêtise des gouvernements communistes. En réalité, elles étaient issues d'une analyse profonde de la psychologie du peuple. Le but était de créer des numéros avec des valeurs standardisées.

**MP** - Pour revenir aux valeurs que j'ai mentionnées, dans une démocratie, elles représentent des acquis et elles transforment la façon de penser et même d'agir de l'immigrant. Elles lui permettent de mieux comprendre ses besoins matériels et spirituels.

**JS** - Je veux ajouter que l'immigrant non seulement donne une nouvelle dimension aux valeurs de liberté, mais aussi à la confiance en soi. C'est à ce moment-là qu'il partage mieux son savoir-faire, ses connaissances. Ça ne veut pas dire qu'il impose ses valeurs mais il les exprime par son travail, par sa créativité, par son comportement, etc. Si elles sont positives, utiles, elles peuvent être acceptées par le milieu ou par un groupe social.

**RD** - Tout à fait d'accord, et j'ajoute un peu de piquant - Le québécois, il a un coeur en or mais il ne faut pas trop changer le cadre! Il accepte l'immigrant dans la mesure où il peut participer au mieux-être collectif. Par exemple, dans les années 60-70, les immigrants haïtiens étaient tous instruits (médecins, ingénieurs, professeurs et autres). Ils étaient traités avec déférence partout, que ce soit à Montréal ou ailleurs. Mais, depuis la fin des années 70, lorsque ces mêmes immigrants ont fait venir leurs parents qui étaient moins instruits - ils étaient parmi les moins instruits au Québec - le respect a disparu.

Je ne crois pas que le nombre ait fait la différence; je pense surtout que la difficulté d'adaptation a été à l'origine de cette perception négative.

**JS** - Je crois que la clef est d'accepter la rencontre des valeurs et que nous sommes capables de nous enrichir les uns les autres sans s'imposer et sans préjugés. Il faut éviter de développer un complexe de supériorité ou d'infériorité.

Il est très bien de garder l'identité culturelle acquise et de la vivre avec tes valeurs. Par ailleurs, il est incontestable que le fait d'accepter d'autres valeurs représente une nourriture spirituelle, une éducation permanente.

J'ai parlé de préjugés. Je pars d'un principe très simple: Ne dis jamais non avant de savoir de quoi il s'agit! Quelqu'un t'offre une mangue à manger mais tu n'oses pas parce que tu ne sais pas comment. Une fois que tu as enlevé l'écorce, les filaments et le noyau, tu découvres que le jus et la chaire sont bons!

**AB** - La culture est également l'action, c'est-à-dire qu'elle est étroitement liée à notre activité quotidienne. Elle est née dans l'activité, dans l'expérience de la vie, elle se traduit par les actes. Pour moi, comme enseignant, la culture est liée à la profession et à son milieu.

**WG** - Mais le fait d'enseigner dans un nouveau milieu?

**AB** - Le milieu est différent mais le receveur du message, l'étudiant, reste pourtant le même, qu'il soit au Québec, en Egypte ou ailleurs. Connaître le nouveau milieu et, bien sûr, ses valeurs, comme l'a déjà mentionné JBF, est un grand atout qui facilite la communication et permet de gagner la confiance des étudiants.

**JBF** - Le professeur doit répondre à toutes sortes de questions et, pour l'étudiant, tu es le type qui doit tout savoir. Pour nous, une préoccupation majeure a été de très bien maîtriser l'histoire du Canada.

**MF** - Connaître la vie d'antan et d'aujourd'hui demande beaucoup d'efforts, une implication soutenue dans les activités extra-scolaires, un contact permanent avec les gens. De plus, enseigner la langue et la littérature, c'est également transmettre et développer de l'émotion, de la sensibilité. Le tout dirigé vers une formation humaniste et une exigence professionnelle.

**RD** - Même en physique, qui est une science universelle, le changement ne se fait pas sans douleur. Si la matière demeure la même sur tous les continents, les laboratoires sont équipés différemment. En Haïti, les labos étaient démunis alors qu'ici tu arrives en face d'instruments sophistiqués. Il faut une période d'adaptation que tu traverses vite avec l'aide de confrères. Il te faut structurer des travaux pratiques, dispenser des cours de qualité afin de gagner la confiance des élèves.

C'est un défi de taille dans un milieu où les seuls noirs qu'on voyait étaient musiciens ou joueurs de baseball. Je ne crois pas que les étudiants se soient attardés à la couleur de la peau, au pays d'origine. A cette époque, on faisait face à des jeunes habitués à trimer dur pour réussir. Donc, en plus de leur donner un bon enseignement en physique, il fallait être prêt à leur transmettre d'autres connaissances et en ce sens, je disposais d'une formation assez sérieuse pour satisfaire leur curiosité.

Par ailleurs, mes parents m'ont enseigné la patience et la persévérance. Quand mon père me punissait, il me faisait apprendre les fables de Lafontaine!

**JS** - En arrivant à Montréal, je ne pensais pas enseigner. Je me suis présenté au centre d'emploi pour trouver un travail d'électricien automobile. C'était vers une heure de l'après-midi. Les Jésuites m'avaient appris que lorsqu'on veut obtenir quelque chose, il faut aller à l'heure de la digestion!

On me pose la question, "Quelles sont vos études?" Je réponds que je détiens un diplôme en philosophie mais que je suis à la recherche d'un job dans un garage. Tout à coup, le téléphone sonne. Au bout du fil, monsieur Leblanc, du Collège Sacré-Coeur, à Victoriaville, avait besoin d'un prof de philo.

"Il est devant moi!"

"Envoyez-le moi!"

**JBF** - Nous pouvons nous considérer une génération privilégiée; à l'époque il y avait une forte demande dans l'enseignement.

**JS** - Enseigner la philosophie n'est pas toujours si facile. L'étudiant sourit parfois, parfois il ne sourit pas. Est-ce qu'il a compris ou non? Il est toujours important que le message passe, et pour ça les étudiants doivent entrer dans le jeu de la philosophie, dans une atmosphère détendue.

Je me rappelle d'un cours préparatoire au Bacc. Je venais d'arriver et j'étais bien embêté ne sachant de quoi parler. Comme nous sommes dans une région agricole, j'ai pensé au mot tracteur et me voilà parti. Tracteur vient du latin tractus, ça veut dire "tirer", et puis j'ai continué là-dessus. Des années après, un auditeur me reconnaît et me dit, "Je me souviendrai toujours de ce discours, de ton affaire de vache!"

J'ai vécu dans plusieurs pays, j'ai beaucoup voyagé et j'ai compris qu'il faut promouvoir "une seconde nature", l'ouverture sur le monde, partir à la découverte des valeurs. Chaque être humain est unique - mes idées, mes émotions, mes sensibilités sont le résultat d'une accumulation de mes expériences vécues un peu partout.

J'essaie de développer chez les étudiants le sens de la globalité, qu'ils se disent: "Je veux voyager partout! Je veux sauver la planète!"

**MP** - Je pense que nous avons répondu à la question: "Qu'arrive-t-il à mes valeurs quand je comprends celles des autres?"... et que nous pouvons conclure.

**MF** - Le Québec a une culture vivante, à la fois fidèle à ses origines et créative tant sur le plan matériel que spirituel. Seulement une culture comme celle-ci peut supporter, voir accepter la rencontre des autres cultures.

**JBF** - Il ne suffit pas d'accepter. Il faut également pouvoir trouver et donner un sens à cette rencontre.

**MP** - Je cite: "Pour avoir en face de soi un autre que soi, il faut avoir un soi." (Paul Ricoeur)

### **Education**

**MP** - Comme le disait Emmanuel Kant, "l'éducation est un art dont la pratique doit être perfectionnée par beaucoup de générations."

**JS** - L'éducation est aussi un phénomène social et elle continuera de faire son chemin tant que l'homme existera. Elle nous permet d'apprendre, d'accumuler des connaissances sur notre monde et en même temps elle développe certaines de nos qualités. C'est une communication de nos acquis tant rationnels qu'émotifs, selon une version originale, propre à chacun.

**JBF** - Le but de l'éducation est de nous préparer pour la vie, la vie complète, afin de pouvoir faire face à la réalité.

**JS** - L'éducation suppose recevoir, brasser et redonner autour de soi. C'est forger sa propre identité à même ce qu'on a reçu.

**RD** - Tout ça pour être utile dans la vie, pour donner un sens à ton passage dans la société.

**MP** - L'éducation est un cheminement permanent de toute une vie. Il y a plusieurs institutions qui interviennent dans ce cheminement: l'école, la famille et la société comme institution d'intégration de l'individu dans la vie. Commençons avec l'école.

**AB** - Etudier, c'est très bien, mais il faut savoir aussi pourquoi? Aller à l'école est pour chaque enfant une nécessité, un besoin ressenti. Il entend parler des amis, il regarde la télévision, il est préparé par les parents et une fois franchie la porte de l'école, tout ça devient réalité. Attention, encore faut-il qu'il ne soit pas déçu.

**JS** - Apprendre, c'est se marier avec l'inconnu, où chaque individu doit trouver son propre sens. L'école est l'instrument qui permet d'ouvrir les portes de l'inconnu en stimulant la motivation pour engager l'élève sur la bonne voie, à savoir: "qu'est-ce que je dois faire?"

**JBF** - Nous avons mentionné que la nécessité d'étudier est présente chez l'enfant et également chez l'adolescent, au secondaire et au Cégep. L'école doit lui offrir la motivation d'apprendre, de connaître, pour justement éviter la déception.

Le professeur doit imprimer aux élèves le désir d'étudier. Il doit ouvrir une perspective face aux questions qu'ils se posent, face à l'avenir. L'adolescent doit pouvoir trouver les réponses qu'il cherche, et connaître ses possibilités. Autrement dit, "Qui suis-je?" pour savoir "Qu'est-ce que je peux faire?"

**MF** - Nous travaillons avec des groupes d'étudiants où chacun a sa personnalité. Quand il y a intérêt véritable, l'étudiant s'identifie à une idée. Le professeur se doit de l'encourager pour lui permettre de s'exprimer, de se faire valoir.

**RD** - Ce n'est pas la quantité mais la qualité des choses enseignées qui compte. Pour prendre comme exemple la physique, il ne faut pas la présenter comme un inventaire de phénomènes et de formules. Il est important de faire comprendre leurs significations et de rappeler toujours qu'avec l'effort on arrive à bout de tout.

**AB** - L'étudiant doit travailler pour soi, pas pour la note ou pour faire plaisir aux parents et aux professeurs. Il doit comprendre que le professeur est là pour l'aider, l'encourager et le conseiller. Dans ce sens, la disponibilité des professeurs s'avère très nécessaire.

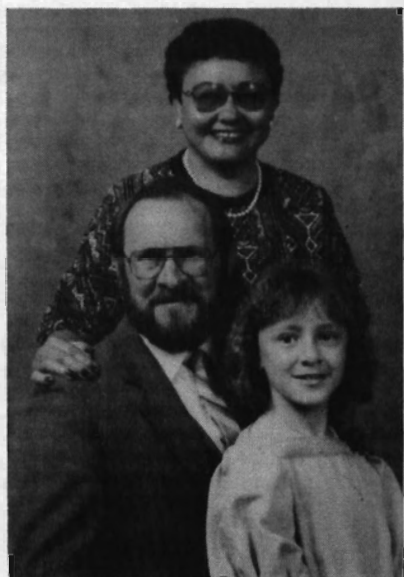
**JS** - Il est dommage que le professeur revête l'image d'un évaluateur. Il doit être le canal déclencheur du développement, de la curiosité des élèves, tout en leur inculquant le sens de la responsabilité. Enseigner, c'est aussi un apprentissage continu pour les professeurs. C'est un exercice pour se maintenir jeune!

**WG** - Malgré tout ça, la situation dans les écoles n'est pas rose!

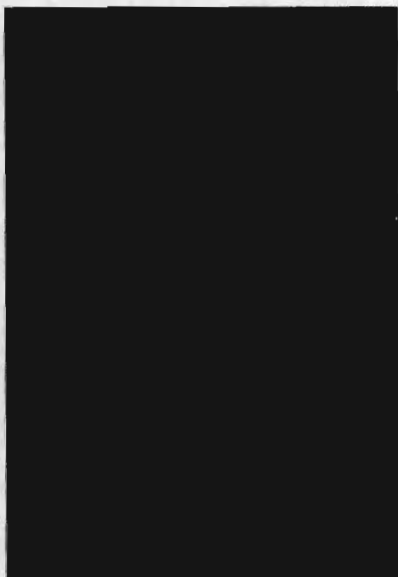
**JBF** - Avec les réformes éducatives des 25 dernières années, nous avons assisté à la démocratisation de l'enseignement, surtout au Cégep. Tout le monde a accès à l'école, tout le monde peut apprendre ce qu'il veut. On peut attribuer certaines de ces mesures à la nécessité de valoriser le canadien-français, mais je crois qu'on a un peu exagéré. Libéraliser et démocratiser, c'est une



**Elisabeth et Louis Takacs accompagnés du maire Poirier, accueillant leurs enfants, Elena et Louis.**



**Sylvio Provencher et Marie-Josée Balres, avec leur fille, Denise.**



**Ricardo Zepeda, artiste-peintre.**

chose; "baisser la barre" en est une autre. Démocratiser ne veut pas dire nécessairement faciliter.

Les relations "prof copain" "prof chum" n'ont pas donné de résultats positifs. Au contraire, elles ont faussé la relation professeur-élève et déstabilisé les adolescents qui ne trouvent pas devant eux des adultes consistants et cohérents.

**MF** - L'enseignement est devenu de plus en plus professionnel, avec des normes et des procédures à suivre, des méthodes et des techniques pédagogiques à maîtriser. La grande diversité des cours et des disciplines qui aurait dû former des jeunes au cerveau bien fait et non seulement rempli, n'a pas conduit à la réalisation des vœux du Rapport Parent. On a plutôt érigé le mythe des sciences et des techniques comme seul avenir possible.

Toute la société a encouragé des générations de jeunes à ignorer la philo, la littérature, l'histoire, bref les sciences humaines. Résultat, une génération mutilée intellectuellement, sans histoire, sans passé, sans héros, sans références à un tissu social. Le courant change, les sciences humaines connaissent une revalorisation avec l'inévitable retard de 10 ans sur les USA.

Négliger l'histoire et la littérature ou mettre l'accent sur le français écrit et non sur le français parlé, c'est négliger le développement des émotions, de la sensibilité.

**JS** - Souvent, dans certains programmes, par rapport à autrefois, il n'y a plus la même combativité, la même émulation et la même exigence, la même volonté à rechercher la vérité. Est-ce que nous assistons à une métamorphose des valeurs éducatives?

**AB** - Le rythme d'évolution de la société est aujourd'hui très rapide. L'économique prend l'avance sur les différentes suprastructures parmi lesquelles on retrouve l'école, laquelle n'arrive pas à s'adapter au rythme imposé.

**RD** - Depuis un certain temps, on nous propose des changements à n'en plus finir sur la façon de transmettre, de passer le message. Certains, dans le but de te faire croire que tout le monde peut apprendre n'importe quoi, vont jusqu'à te dire que le contenu n'est pas important.

Il faut, en classe, motiver les jeunes que la société s'applique à démotiver en s'attaquant journallement au corps enseignant (même nos gouvernements le font quand ils ne veulent pas te payer adéquatement ou te fournir les outils pour travailler).

Malheureusement, les vrais perdants sont nos jeunes, les étudiants d'aujourd'hui, qui devront gérer demain.

**AB** - Le moment clef de l'éducation est la période de l'adolescence, et c'est justement l'adolescent qui est confronté avec cette situation.

**JS** - L'élève a l'impression que pas mal de connaissances accumulées ne lui serviront pas. D'autre part, il ne saisit pas l'essentiel. L'adolescent ne voit pas bien ses problèmes (ou pense que ce sont les autres qui vont les résoudre) et tend à la facilité.

**JBF** - On constate chez certains une réaction de révolte, chez d'autres de renfermement sur soi-même, et ils se disent incompris ou même rejetés.

**RD** - Il cherche le changement; aujourd'hui les sciences pures, demain l'administration. Aujourd'hui, il croit avoir trouvé la solution, demain il abandonne. Il me semble qu'en réalité il recule trop facilement devant l'effort, devant la discipline, devant le travail bien fait. Il veut arriver avant de partir... Il suit notre société et son rythme effarant.

**MF** - Il veut devenir une personne autonome, mais cette métamorphose implique le sens de la responsabilité. Il croit réussir tout seul et souvent il n'y arrive pas.

**MP** - La famille doit jouer un rôle essentiel dans l'éducation. Il me semble qu'il faut d'abord savoir accomplir cette fonction et que tout dépend de l'ambiance qui entoure l'enfant, l'adolescent à la maison, des rapports qu'entretiennent les parents, de la mentalité qu'ils développent, de la confiance qui existe entre les parents et l'enfant.

**AB** - Le contact des parents avec l'école doit être constant, l'éducation doit se poursuivre en parallèle et en collaboration. La famille ne doit pas considérer que sa fonction éducative est terminée.

**RD** - Et pourtant, il y a de nombreuses familles qui croient alors avoir satisfait à leurs devoirs et qui pensent pouvoir se décharger de toute une partie de leurs obligations. C'est une grande erreur parce que l'enfant a besoin de ce tandem école-famille.

**JS** - La famille, tout autant que les professeurs, est dépassée par les événements et les bouleversements qui affectent l'école. Souvent, au niveau Cégep, il est difficile à la famille d'intervenir dans le processus de l'école et de l'éducation. Les jeunes adultes veulent être autonomes et subvenir à leurs besoins par un travail partiel. Beaucoup d'élèves quittent la famille pour s'installer en appartement et vivre indépendamment. La famille ne peut être qu'un support et un lieu d'encouragement pour les cégepiens et cégepiennes. En ne créant pas de pressions et en laissant le jeune adulte vivre certaines expériences, elle contribue à sa formation et à sa prise en charge de lui-même. Bref, amour, confiance, encouragement, voilà son rôle.

A côté du rôle de la famille, la société a une grande part de responsabilité dans la motivation des jeunes à l'étude. Tout en évitant de créer des pressions indues, elle a un pouvoir de persuasion pour amener la continuité des études et pour encourager les réussites de qualité. Les emplois peuvent devenir des facteurs pour mousser les ambitions, les motivations et la scolarisation selon les besoins de la société. Le chômage, les changements technologiques, la récession sont souvent des facteurs de découragement pour le jeune adulte qui ne voit pas la récompense d'un emploi après avoir terminé ses études.

**RD** - L'étudiant passe environ 30 heures à l'école sur les 168 de la semaine. Si on enlève 56 heures pour dormir, il lui en reste 112 avec la famille, les amis et les autres. Comment la société peut-elle se décharger de ses responsabilités et penser qu'il appartient à l'éducateur, au professeur de faire de chaque élève un modèle de réussite?



Combien de parents ne peuvent même pas supporter les deux enfants qui sont les leurs alors qu'ils voudraient que le prof vienne à bout de 30, 40 d'entre eux? Les parents se défilent devant leurs responsabilités et, comme dans toute bonne famille, imputent aux profs l'ignominie des échecs, des abandons de leur progéniture.

L'école est le reflet des familles, de la société et non l'inverse: les jeunes se forment, s'éduquent d'abord à la maison, l'école est un complément. Si, dans mes cours de physique, je débâtérais sur un sujet ou un autre, quelles seraient les réactions des parents en apprenant qu'un prof sort marginalement de ses cours? La société est instable et le milieu de l'éducation s'en ressent fortement.

MP - Merci d'avoir partagé vos impressions. Et si on terminait avec une petite anecdote cocasse? Fouillez dans vos souvenirs!

#### **La Césarienne...de Ricardo Dorcal**

Je devais commencer à enseigner au Collège de Victoriaville en août 67. A cause de démêlés avec le gouvernement d'Haïti, je ne suis arrivé qu'en décembre. Comme je n'avais pas mon poste, j'ai postulé au Centre de la main d'oeuvre pour un programme d'enseignement aux adultes qui revenaient aux études. Il faut dire que ces élèves avaient à peine complété une 5e année.

En juin '68, j'enseignais donc en 7e quand un bon matin, un étudiant me demanda ce qu'était une Césarienne. En prof consciencieux, j'ai commencé à fournir à la classe toutes les informations dont je disposais. Tout le monde était attentif et semblait boire mes explications. Du moins, je le pensais...

Quand j'eus fini, mon "gorlot" se leva et me dit: "*Monsieur, je crois que vous vous êtes trompé; on m'avait dit qu'une Césarienne, c'était une fille de St-Césaire.*"

*Tout le monde riait et moi, j'étais en beau m...Je ne connaissais pas St-Césaire mais je me suis rendu compte que je m'étais fait avoir.*

#### **"Allez voir monsieur l'abbé"...Albert Beyrouti**

J'arrivais ici et j'étais à la recherche d'un logement. Comme je ne connaissais pas la ville et que je ne savais pas quelles étaient les démarches à faire, je me suis adressé à l'administration de l'école.

*"Vous cherchez un logement? Allez voir monsieur Labbé."*

Sans hésiter, je suis allé voir le curé. Celui-ci la trouva bien bonne. Il m'expliqua qu'on voulait sans doute me référer à monsieur Labbé, propriétaire d'un immeuble!

#### **Jean-Baptiste Fonseca rencontre l'Anglais opaque**

C'était en 1968. Pour obtenir mon statut d'immigrant, je me suis présenté au consulat canadien à Paris. Un fonctionnaire, un Anglais opaque et épais, était chargé de passer l'interview avec les immigrants.

Après m'avoir écouté, il me regarde, surpris, et me demande:  
"Vous allez travailler en français?"

"Mais oui!"

"Alors, ils ont des écoles françaises là-bas?"

Il ne pouvait pas croire qu'au Québec on parla le français. Pour lui, le Canada se terminait avec l'Ontario et Montréal était une ville anglaise!

#### **Un mélange de quoi?...Maria Fonseca**

Peu de temps après notre arrivée à Victoriaville, on frappe à notre porte. C'était un représentant de commerce. Il remarque mon accent - "Vous venez d'où, madame?"

"Du Brésil."

"Quelle langue parlez-vous au Brésil?"

"Le portugais."

"C'est quoi au juste? Un mélange d'anglais et de quoi?"

Etant donné qu'ici on trouvait anglais et français, sans doute avait-il déduit qu'en Amérique du Sud les langues parlées devaient être un mélange d'anglais...et d'autre chose!

#### **Une Labatt 25 pour Jean Sabri!**

Après avoir trouvé du travail, je suis entré dans un restaurant du centre-ville de Montréal. J'avais en tout 50\$ en poche. Le serveur s'approche et je lui commande une bière.

"Molson Export? O'Keefe? Labatt 50?", me demande-t-il.

Je ne connaissais aucune des marques d'ici, alors je n'ai retenu que la dernière. Par réflexe, j'ai pensé aussitôt à mes 50\$.  
"Donne-moi plutôt une 25!", que je dis au garçon, perplexe!

#### **Post scriptum**

Dans *La Nouvelle* du 29 février 1992, on donnait des chiffres selon lesquels, depuis 1982, les taux de réussite et de satisfaction des élèves dépassent souvent la moyenne des Cégeps de la province. Ernest Laflamme, un collègue des enseignants de notre table ronde, nous a mentionné qu'au Cégep de Victoriaville, on a déjà compté 80% de professeurs immigrants.

Lorsque le Collège du Sacré-Coeur est devenu Cégep en 1969, le nombre d'étudiants a grimpé de 200 à 1000. La demande de professeurs a donc aussi quintuplé. Or, à l'époque, les taux de salaires étaient encore la responsabilité de chaque Commission Scolaire. Et ces salaires étaient quatre fois plus élevés à Montréal qu'ici.

Il n'est donc pas étonnant que la région ait perdu plusieurs de ses enseignants au profit de la métropole. On s'est donc retrouvé, d'une part, avec un besoin accru d'enseignants et, d'autre part, avec une réduction de ces derniers, à cause de leur départ pour les grandes villes. On trouvait donc une solution dans le recrutement de professeurs à l'étranger.

## LES "BOAT PEOPLE"

A l'automne de 1979, notre région a connu ses premiers "boat people", ces réfugiés du Viêt-Nam qui avaient quitté leur pays sur des bateaux de fortune pour chercher un asile temporaire à Hong Kong. De là, quelques milliers ont été acceptés au Canada. Notre région a reçu au moins une cinquantaine de familles. Aujourd'hui, il n'en reste qu'une dizaine, la plupart ayant quitté la région pour Montréal ou Toronto.

La majorité de ces gens étaient des Vietnamiens du Sud qui craignaient des représailles du nouveau gouvernement ou encore qui ne voulaient pas vivre sous le joug communiste.

Dans les Bois-Francs, les paroisses et le Comité d'accueil international (CAI) ont parrainé les nouveaux arrivants en leur trouvant logis, nourriture, vêtements, meubles, etc. L'accueil traditionnel des sylvifrancs ne s'est pas démenti. Ils l'avaient fait avant - en 1957 pour les hongrois - et ils le feraient encore en 1981 pour les Colombiens.

Le rôle important qu'a joué le CAI dans ce dossier est à souligner. Renata Gingras et Yvette Larroza n'ont pas ménagé efforts et temps pour organiser l'accueil et le suivi de ces gens afin de faciliter leur intégration.

Leur travail consistait à trouver des parrains ainsi que le nécessaire pour les besoins primaires. Ensuite, il fallait organiser des cours de français et faire appel aux employeurs pour tenter de trouver de l'emploi aux arrivants. Il est venu environ 60 réfugiés à Victoriaville à l'automne de 1979 et autant dans les villes voisines. Un autre groupe a suivi en 1980.

Ici, ces gens étaient hébergés au Motel Boifran, le temps de trouver un logement. Les parrains/marraines aidaient à trouver logement ou appartement, cuisinière, réfrigérateur, meubles, etc., tout cela, en majeure partie, étant des dons de la population.

Ensuite, après l'installation, les parrains voyaient à leurs besoins alimentaires, médicaux, scolaires, etc. Une grande épicerie locale commandait leurs produits habituels.

Pourquoi ne sont-ils pas restés dans les Bois-Francs? Ont-ils été bien accueillis, bien acceptés? Pourtant, il semble que oui. Il fut même un temps où nous avions un surplus de parrains/marraines pour les arrivants! Ils n'ont manqué de rien et ceux qui sont restés sont très reconnaissants envers les sylvifrancs.

La langue fut un obstacle majeur, mais des cours de français étaient donnés. L'aide financière était fournie par le gouvernement fédéral. Mais, la plupart de ces gens ne trouvaient pas de travail stable et rémunérateur. Les vietnamiens sont travailleurs, tout le monde le sait. Après un an, sans espoir de travailler, ils préféreraient tenter leur chance ailleurs.

---

<sup>6</sup>gens des Bois-Francs

## LES HUA DE PRINCEVILLE

Il y a 13 ans, huit familles de Princeville avaient accepté de parrainer des Vietnamiens. Aujourd'hui, à cet endroit, nous trouvons encore plusieurs membres de la famille Hua. Ils sont restés. **Gia Phong Hua** nous a raconté son histoire.

D'abord, Gia Phong nous explique que même s'il est né au Viêt-Nam, ce pays ne le reconnaissait pas comme Vietnamien. Son père, qui était Chinois, travaillait pour les Français en 1932 lorsque ces derniers lui ont demandé d'aller à Saïgon pour développer de nouveaux débouchés. Il s'y est installé pour de bon et y a élevé sa famille.

Lorsque le Nord prit le contrôle du Sud, les Chinois qui y vivaient étaient fortement encouragés à partir. Il n'y avait plus de place pour les "étrangers" - même ceux de la deuxième génération. La famille Hua devait tout vendre et le plus tôt possible.

Qu'est ce que vous faisiez comme métier?

"Je dessinais la publicité pour le cinéma. Chez nous, les affiches pour les films n'étaient pas imprimées. Il fallait faire des affiches à la main."

Et quand le Sud Viêt-Nam a perdu la guerre, votre famille a décidé de partir. Comment cela s'est-il passé?

"Plusieurs familles - à peu près 25 - se sont mises ensemble pour acheter un bateau. Nous avons demandé un visa et il a fallu presque donner la maison et tout pour avoir le visa. Un policier est venu noter tout ce qu'il y avait dans la maison. Nous n'avions pas le droit de rien apporter sauf une petite valise et nous ne pouvions pas partir avant qu'il revienne nous aviser que nous pouvions partir."

Un soir, on frappe à la porte. C'était un policier. Il nous dit: Partez! Nous avons voulu aller faire chacun une valise mais il a refusé. Il a répété: Partez! Ma mère avait été plus prévoyante - elle avait préparé sa valise d'avance; alors, elle a été la seule qui a pu l'apporter. Moi, j'étais en chemise et je n'ai même pas pu prendre un manteau.

De toute façon, quand toutes les familles étaient rendues dans le bateau, nous étions trop pesants. Il a fallu jeter des choses à l'eau. J'ai même été obligé de jeter mes souliers à l'eau! Je suis arrivé nu-pieds au camp, à Hong Kong."

Comment c'était le camp de réfugiés?

"Il y avait environ 65,000 personnes dans le camp, des lits à quatre étages! Au début, c'était sévère. Il fallait rester dans le camp. Mais quand l'Emigration nous a donné nos cartes, nous avons pu aller travailler dans la ville (Hong Kong) à tous les jours. Le camp fournissait le riz et les fèves germées mais il fallait aller

travailler pour rapporter autres choses."

Et un jour, vous avez tous - vos parents, vos frères et votre soeur - obtenu des visas et avez pu choisir un pays d'accueil? Comment avez-vous fait le choix du Québec et pourquoi Princeville?

"Plusieurs émigrés ont choisi l'Italie, les Etats-Unis et le Canada anglais (Vancouver et Edmonton) mais mon père parlait français et il préférait cette mentalité. Et le Québec choisit la jeunesse; alors, comme nous étions plusieurs jeunes adultes dans la famille, le Québec voulait nous avoir."

Qui payait le billet d'avion?

"Le gouvernement canadien payait et il fallait le remettre après, à tant par mois, quand on travaillait."

Vos parents se plaisent ici?

"Mon père a 78 ans. Il connaît beaucoup de monde partout, même des anciens voisins de là-bas qui sont par ici. L'an passé, il est allé à New York et là, il dit qu'il peut mourir en paix! Ma mère a 76 ans. Elle ne parle pas français alors elle s'ennuie. Quand elle va dans le quartier chinois à Montréal, elle est heureuse, elle parle toute la journée!"

Gia Phong travaille comme boucher à l'abattoir. Comme passe-temps, il a repris ses anciennes amours - la peinture. Dernièrement, il a participé à une exposition parrainée par le Comité d'accueil international et, l'an passé, il a exposé ses portraits dans sa ville d'adoption. Ses deux fils sont parfaitement intégrés et semblent aussi déjà avoir des aptitudes pour le dessin.

## L'IMMIGRATION A LA CAMPAGNE

Entre les années 1950 et 1990, l'agriculture au Québec a fait des pas de géant pour se hisser parmi les grands de l'agriculture mondiale.

L'élevage de la vache laitière a contribué largement au progrès de l'agriculture québécoise et surtout de celle des Bois-Francis où l'on retrouve le plus important bassin laitier du Québec et du Canada. La production laitière a toujours été l'épine dorsale de l'économie agricole de la région 04 et nous a amené la stabilité, la prospérité et la rentabilité.

L'agriculture dans les Bois-Francis est l'un des moteurs de notre économie régionale et l'exportation de nos produits agricoles est devenue primordiale et essentielle à la survie de nos fermes.

Gestion et formation seront de toute évidence deux des clés du succès pour toute entreprise qui voudra faire face aux défis des années 2000<sup>7</sup>

Investissements en agriculture région 04 Bois-Francis	
Item	Millions \$
Terres et bâtiments	647,7
Machinerie et matériel	236,4
Bétail et volaille	188,9
Quotas de lait et de volaille	422,4
Total	1495,4

Une contribution à la continuité et au développement de l'agriculture régionale et particulièrement du secteur de la vache laitière revient également aux quelque 100 familles de fermiers immigrants établis dans la région.

L'immigration à la campagne, dans les Bois-Francis, commence après 1975, celle-ci étant française, belge et surtout suisse. A titre informatif, en 1979, environ 1000 personnes provenant de la Suisse ont immigré au Canada.

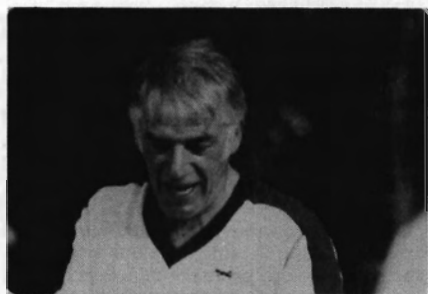
<sup>7</sup>Raymond Laflamme, "Aux agriculteurs et aux agricultrices de la région 04 Bois-Francis", La Production Plus, janv 1992, pp 17-18.



**Jean-Marie Clerc & Jean-Louis Larroza.**



**L'assermentation.**



**Léon De Pauw.**



**Elisabeth & Louis Takacs.**



**Hilde Gilgen & Yvette Larroza.**



**Renata Gingras.**



**Ricardo Dorcal.**

Pays d'origine	Fermes laitières	Autres fermes
Suisse	62	1
France	20	5
Belgique	13	1
Allemagne	3	2
Autriche	1	-
Pays-Bas	1	-
Finlande	-	1
Colombie	-	1
<b>Total</b>	<b>100</b>	<b>11</b>

### Pourquoi les Suisses quittent leur pays<sup>8</sup>

La terre ne suffit plus. Près de la moitié des paysans n'arrive plus à subvenir aux besoins de la famille avec le travail de la terre ou à la ferme. Souvent, il faut un deuxième job.

Le terrain agricole diminue et pourtant, chaque mètre carré est utilisé. On constate dans les campagnes l'apparition d'une nouvelle mosaïque: des frontières avec des zones industrielles, des autoroutes, des parkings et d'autres éléments du milieu urbain.

Pour pouvoir exercer le métier de cultivateur, d'éleveur, beaucoup de paysans louent des terres et des fermes. Le pouvoir d'achat est limité à cause des prix élevés. D'ailleurs, "louer" n'est pas toujours une affaire sécuritaire. Pour ces gens, avoir leur propre ferme est un défi.

Le partage de la terre, l'héritage, entraîne des tensions entre générations. Souvent, les parents et les enfants se retrouvent ensemble sur la même ferme. Les problèmes d'ordre familial et le souci pour l'avenir des enfants constituent les raisons pour tenter l'émigration.

Il faut retenir que dans la tradition suisse, la famille occupe sur le plan social une place essentielle.

### Pourquoi choisir le Canada et le Québec

La publicité est le facteur déterminant. Partout dans la presse et dans les revues de profil agricole on trouve des informations et de la publicité sur l'agriculture canadienne et québécoise, de même que des colonnes entières sur les terrains agricoles et les fermes à vendre.

«Le Canada et le Québec cherchent des immigrants pour la campagne» - Pour le paysan suisse, toute cette publicité, c'est l'enchantement. Elle exerce un effet magique, c'est "le rêve canadien", les grands espaces!

<sup>8</sup>Katrina Werner, Kanada Einfach, Orell Füssli Verlag, Zürich, 1981



Pouvoir posséder une grande terre et une grande ferme n'est pas une chose à négliger. Pour 10 hectares en Suisse, tu peux acheter 80 hectares au Québec! Et le cours du dollar canadien, malgré sa hausse actuelle, est encore une affaire rentable, tenant compte du fait que les prix du mètre carré de terrain agricole et des maisons en Suisse ne cessent d'augmenter.

Un autre élément qui attire l'immigration au Québec, c'est la globalité de la vente. La ferme à vendre comporte les bâtiments et les animaux, les terres connexes à la production végétale, la machinerie, le matériel roulant et la maison.

Ainsi, à l'arrivée sur sa nouvelle propriété, le travail à la ferme commence immédiatement; la vache, elle, ne peut pas attendre!

### **La vente de fermes - une "big business"**

Pour acheter une ferme il faut un capital. Le fermier immigrant fait partie de la catégorie "investisseur" et doit fournir la preuve de son investissement (au moins 250 000\$) afin d'obtenir le droit à l'immigration.

Le prix des fermes à vendre n'a pas cessé d'augmenter avec les années et frôle aujourd'hui le million de dollars. Une vrai mine d'or pour les agences de courtage, les "Maklerfirme". Ce n'est pas une surprise de trouver des immigrants suisses dans leur direction ou encore parmi les agents immobiliers, les "Maklers".

Le Makler possède une très bonne connaissance des mentalités suisse et québécoise, des points forts et faibles de l'un et de l'autre. Les agents de courtage organisent en Suisse de nombreuses séances d'information et de publicité sur le Québec et son agriculture. Images des terres agricoles, de leur immensité, loin des autoroutes et des centres urbains, images de fermes laitières et de belles maisons, différents aspects sur le travail dans les champs et à la ferme défilent devant les yeux de l'assistance émerveillée.

- "Voilà maintenant quelques fermes à vendre!"

- "Qu'en pensez-vous? Demain elle pourrait vous appartenir!"

- "Le prix? Faites la comparaison!" Et ce n'est pas tout; aujourd'hui les prix sont très raisonnables."

- "Ici, vous voyez la famille N... Elle vient juste de déménager il y a quelques semaines seulement. Tous sont très contents. Le travail est sans problème. Les enfants vont déjà à l'école!"

- "On peut acheter une ferme sans faire appel à une agence immobilière?"

- "Oui, mais nous ne vous le conseillons pas. Il y a trop de problèmes que vous ne pouvez régler seul, sans parler des difficultés que vous pouvez rencontrer: chercher la ferme que vous désirez acheter, le contrat de vente, les affaires avec le notaire et avec la banque, toutes les formalités avec le bureau de l'immigration, les assurances et j'en passe. Ça fait un tas de choses à voir!"

- "Nous offrons un service après vente complet pendant plusieurs mois (même deux ans).

Il n'y a pas de frontières entre l'information réelle et la publicité!!

On trouve également des agences de voyage qui prétendent pouvoir tout faire pour aider ceux qui veulent émigrer vers la

campagne canadienne. On retrouve presque les mêmes informations et le même émerveillement.

"Vous n'avez pas besoin d'un Makler. Nous connaissons les fermes et nous menons les affaires directement avec vous et le propriétaire."

Un voyage de 8-10 jours, "visite d'information", est organisé pour les amateurs. Ils ont la possibilité de voir eux-mêmes la réalité sur place au Québec, de se faire leur propre opinion quant aux moyens de réaliser l'achat d'une ferme.

Après avoir quitté Montréal, les terres agricoles et les fermes font leur apparition - des petites, des moyennes, des grandes, mais toutes dépassent celle de la ferme suisse. Des fermes sont visitées dans plusieurs régions de la Province. Bien sûr, aussi, des familles suisses habituées aux visiteurs.

On regarde, on fait des comparaisons, on comprend ou on ne comprend pas et assez souvent, à la fin du voyage, on se pose les mêmes questions qu'à la case de départ. On constate qu'on n'a pas eu la possibilité d'être seul mais qu'on a toujours été accompagné de son guide, qu'on a visité des fermes, mais pas des fermes à vendre et que la réalité de l'agriculture québécoise correspond à ce qu'on a vu dans le film présenté en Suisse.

Le premier voyage permet d'avoir une vision générale de "l'affaire", mais laisse sans réponse un grand nombre de questions. Mais, malheureusement, personne en Suisse, ne peut leur répondre. En conséquence, l'agent immobilier reste leur seul recours. Le Makler ne représente pas la meilleure source d'information. Son intérêt est de vendre.

Conclusion: il faut revenir si vous décidez d'acheter. Avoir un visa de touriste ne pose aucun problème! Deux ou trois visites sont en général nécessaires afin de choisir la ferme qu'on veut.

### **Les difficultés**

La plus grosse difficulté pour l'immigrant suisse-allemand, c'est la langue française. Le Makler n'a pas intérêt à parler de ces difficultés. Donc, la langue n'est pas un problème, elle s'apprend vite, même très vite! Et puis, il est là pour régler pour un bout de temps toutes les affaires!

En réalité, dans pas mal de situations, l'agent immobilier n'offre pas le service après vente. Il traite l'affaire avec le vendeur et ne s'intéresse plus à l'acheteur.

Les démarches auprès des organismes gouvernementaux des différents paliers, l'achat de matériel pour la ferme, l'achat d'une automobile, le contact avec les enseignants à l'école - la liste pourrait s'allonger - exigent de pouvoir communiquer.

Que faire? Parfois un voisin, québécois ou immigrant plus ancien, parfois des bénévoles du CAI, quand ils ont connaissance de sa présence dans la région, interviennent pour lui donner un coup de main. Sinon, il faut se débrouiller tout seul, et ce n'est pas du tout facile.

*"Avant d'acheter la ferme, si nous avions eu seulement trois mois à notre disposition, les choses auraient pu être différentes", dit monsieur Bühler. "J'aurais pu louer un appartement pour les*

trois mois et suivre un cours intensif de français. Rien d'autre qu'apprendre la langue. Mais, le tout est un problème de visa."

Malgré la preuve qu'il présente, la garantie d'achat pour obtenir le visa d'immigration, il faut attendre et attendre, parfois un an. Il faudrait au moins réduire le délai pour ceux qui ont déjà acheté la ferme ou qui ont fait l'offre d'achat. Ces trois mois permettraient au nouvel immigrant de s'initier à de nombreux aspects de la vie ici, de régler toutes sortes de petits problèmes, ce qui faciliterait d'autant son intégration dans la société d'accueil.

"Nous manquons d'information", dit monsieur Eschenbrenner, qui est venu de France. "Nous avons besoin de conseils, de bons conseils." "Malgré que nous parlons français, les mêmes mots ne veulent pas toujours dire la même chose", ajoute monsieur Génion, aussi français d'origine.

"Premièrement", poursuit-il, "à l'aéroport, en arrivant, nous devrions trouver toute l'information utile auprès du Service d'Immigration: savoir qui contacter dans les Bois-Francs, qui sont les personnes-ressources qui peuvent nous conseiller."

"Nous avons découvert le Comité d'Accueil des Bois-Francs longtemps après notre arrivée dans la région et nous sommes convaincus qu'il peut faire beaucoup pour nous. Malheureusement, même lui ne sait pas quand de nouveaux immigrants arrivent."

Pour les enfants qui commencent ou qui continuent l'école primaire, l'adaptation et l'intégration est assez rapide dans le milieu français. D'autant plus qu'on prépare leur accueil et que les enseignants manifestent beaucoup de patience et de disponibilité à leur égard. En quelques mois, ils parlent assez bien le français et ils ont ainsi un atout sur les parents qui maîtrisent très peu la langue et s'expriment avec difficulté.

Le parent se trouve dans l'impossibilité d'aider l'enfant à préparer et mieux comprendre ses devoirs et, au contraire, c'est lui qui se voit aidé par son enfant. Celui-ci doit lire, traduire, communiquer à la place des parents. Au début il s'amuse, mais avec le temps, tout cela devient une corvée qu'il doit assumer.

"Pourquoi fais-tu cela à leur place?"

"Mes parents ne parlent pas bien le français."

"Pourquoi?"

"Je ne sais pas. Peut-être qu'ils n'ont pas le temps, mais...j'en sais rien."

"Que devraient-ils faire?"

"Je crois qu'ils devraient aller à l'école!"

Au secondaire, à partir du IIIe, l'adaptation et l'intégration sont plus difficiles. Les élèves immigrants sont très peu nombreux et les classes d'accueil n'existent pas. Le jeune de 15-17 ans se voit plongé dans un milieu qu'il ne comprend pas, qui pourtant ne lui est pas hostile, mais dans lequel il se sent perdu. Il a dû abandonner dans son pays un groupe d'amis, les "meilleurs", les "seuls vrais amis", la sécurité du passage vers l'adolescence. Il ou elle a dû quitter son premier amour, "la petite amie" ou "le

petit ami" et la douleur dans l'âme est toujours présente. Ses pensées sont ailleurs.

Il y a également une révolte contre les parents. Comment s'en sortir? Quelles sont les solutions envisageables?

- une volonté de fer, le défi de réussir seul, aller vers les jeunes de son âge, se faire de nouveaux amis;

- réussir tout seul n'est pas toujours facile; le besoin d'être encouragé, appuyé par les parents est souvent la meilleure solution;

- l'abandon et le retour au pays pour y poursuivre les études, retrouver les amis et attendre que le temps règle tout.

#### **Quelques opinions de gens du milieu**

"Les Suisses sont des travailleurs acharnés. Ils ont l'esprit du travail et connaissent leur métier. L'intégration en milieu agricole est assez facile. Ils se donnent des défis en permanence, ils passent la journée à l'étable - il y a beaucoup de contact avec l'animal.

Qu'est-ce que je peux leur reprocher?

Ils ne sortent pas assez; pour eux, la ferme c'est tout! En sortant, ils pourraient améliorer leur français. Nous devrions tous pouvoir communiquer. Il y a des exceptions. Par exemple, monsieur Schmucki parle bien le français."

**Michel Thibodeau**  
agronome

Les Suisses sont de bons travailleurs et accordent beaucoup de temps et d'énergie à leur ferme. Leurs fermes sont très propres; ils aiment les fleurs. La ferme est très bien intégrée dans le village fleuri de Warwick. Ils sont accueillants et vivent dans leurs traditions; ils ne veulent pas être marginalisés. La langue est la plus grande difficulté.

Je peux dire la même chose des Français et des Belges qui participent activement à la vie communautaire et paroissiale. Exemple: les Nogarède, un couple très engagé à la paroisse.

**Denis Roux**  
curé, Warwick

"Si je connais des agriculteurs immigrants? Oui, je connais des Suisses, par exemple. Malheureusement, ceux où ça va bien ne viennent pas me voir! Ceux qui viennent à mon bureau, c'est parce qu'ils ont des problèmes, bien entendu."

Quels sortes de problèmes?

"Des gens qui ont été exploités par des vendeurs de machinerie agricole, à qui on a vendu de l'équipement qui n'était pas essentiel, par exemple, ou des problèmes avec l'achat de la ferme."

"L'immigrant cultivateur est un acquis pour les Québécois. Il nous apporte de nouvelles méthodes, de nouvelles productions - l'agneau, la chèvre, les fromages. Les autres ne sont pas obligés de manger ce que moi j'aime ou vice-versa. Il faut développer notre production. Ce n'est pas nécessaire qu'eux s'adaptent à nous, mais nous aussi on peut s'adapter à eux."

"Oui, on peut encore faire une belle vie sur la ferme. Mais, il ne faut pas mêler fierté avec richesse. Regardez toutes les belles fermes dans un rang. Cela ne veut pas dire que ces gens-là sont riches. Nous, cette année, nous devrions acheter 12000 de quota de plus juste pour rester au même revenu que l'an passé!

"Promenez-vous dans les rangs pas très loin d'ici. Vous allez voir des fermes abandonnées. Des fois, il y en a 3, 4 en ligne. C'est terrible. Puis, c'est pas parce que c'était pas des bonnes fermes. Les jeunes partent. Il n'y a pas toujours de relève. Et puis, ça prend de l'argent, aujourd'hui. Le gouvernement, qu'est-ce qu'il fait pour garder les jeunes sur la ferme?"

"Moi, j'ai une idée que j'ai exposée aux Etats Généraux. Les immigrants qui viennent s'installer sur des fermes, c'est sûr qu'ils peuvent se sentir isolés. J'ai suggéré qu'on forme une banque d'immigrants pour regrouper 3-4 familles dans le même coin. C'est ça le rôle du gouvernement. Ils m'ont fait une mise en garde: il ne faut pas former de ghettos! Imaginez, des ghettos de 3-4 familles!"

**Jacques Baril**  
député provincial, comté d'Arthabaska

Notre vision au niveau agricole, c'est la notion de ruralité. On a compris que l'agriculture n'était plus capable de maintenir la vitalité économique nécessaire dans cet espace qu'on appelle la ruralité.

Un immigrant sur dix s'installe en région, les neuf autres s'établissent dans la région de Montréal, fait qui représente une perte d'éléments importants pour la campagne.

C'est dans la diversité qu'on bâti un pays et moi je trouve que c'est une perte énorme pour le milieu rural.

**Jacques Proulx**  
(cité par Daniel Brosseau dans Le Journal de Montréal, 30-11-91)

"Bien sûr que j'aimerais en voir plus. Ils ont démontré leur savoir-faire dans la région. Je regarde mon fils chez nous. Ses deux meilleurs amis sont un indien et un polonais. Je trouve ça merveilleux. Quand j'avais son âge, je n'avais pas la chance d'avoir des amis immigrants. Il n'y en avait pas dans notre bout.

"Est-ce qu'il y a de la place pour eux dans les Bois-Francs? Moi, je dis que oui.

"Il faut penser aussi à la régénération du peuple. Si on prend le Saguenay-Lac St-Jean, d'où je suis originaire, beaucoup de gens sont apparentés. A la longue, ce phénomène a des conséquences tragiques, des maladies rares, par exemple. Il faut des immigrants pour apporter du sang nouveau.

"C'est un fait que la région des Bois-Francs ne reçoit pas sa part d'immigrants. Comment les attirer? Quand ils arrivent à Montréal, sont-ils incités à venir parmi nous? C'est peut-être de ce côté-là qu'il faudrait regarder."

**Maurice Tremblay**  
député fédéral, comté de Lotbinière

## LES SUISSES

Le 1er août 1291, à Coutli (la clairière), les habitants des vallées d'Uri, de Schwyz et d'Unterwald décidèrent d'unir leur destin par une perpétuelle alliance, un serment qui constitue l'acte de fondation de la Suisse du héros mythique, Guillaume Tell.

Le 700e anniversaire a réuni les représentants des 26 cantons ainsi que des invités suisses établis à l'étranger, dont du Québec. Au-delà de sa "vocation européenne", la confédération helvétique confirmait ainsi, également, son rayonnement international.

Ils sont 8000 au Québec, principalement à Montréal et dans les Cantons de l'Est. Ils font profiter de leur savoir-faire dans les domaines de la finance, de la restauration, de l'hôtellerie et de l'agriculture.

L'immigration la plus importante dans la région des Bois-Francs depuis les années '70 est celle des Suisses. Plus de 60 familles, surtout d'origine suisse-allemande (bien qu'il y ait aussi des suisses-français), sont venus enrichir notre patrimoine. La plupart de ces gens sont agriculteurs/éleveurs de métier et sont partis de leur petit pays pour avoir un peu plus d'espace et pour être en mesure d'offrir un avenir agricole aux enfants.

## DE LA SUISSE AU RANG VACHON

Otto et Margrit Schmucki et leurs trois jeunes enfants vivaient sur une petite ferme louée dans la région de Zurich. Il n'y avait pas de possibilité d'acheter cette ferme et celles qui étaient à vendre étaient très chères, vu la rareté de terrain arable dans ce pays de montagnes.

Dans une revue agricole, Otto aperçut une annonce de fermes à vendre au Québec. En effet, des courtiers offrent régulièrement des fermes au Québec et ailleurs. La majorité des Suisses ici sont venus à la suite de ces annonces classées, alors qu'un petit nombre a été attiré par des connaissances déjà installées.

Toujours est-il que madame Schmucki n'a pas été immédiatement emballée par l'idée. Elle affirme qu'elle avait peut-être le goût de l'aventure moins prononcé que son mari, que les attaches avec la famille, les connaissances, etc. sont peut-être plus importantes pour la femme.

Otto aime la ferme; les animaux, c'est toute sa vie. Après avoir discuté avec le courtier, il était encore plus convaincu qu'il fallait au moins voir des fermes au Québec; après, on pourrait décider si l'émigration était la meilleure solution. Madame acquiesca à ce désir bien légitime et le couple Schmucki se joignit donc à une demi-douzaine d'autres couples aux visions semblables à bord de Swissair accompagné du courtier.

Rendus au Québec, on leur fit visiter plusieurs fermes dans plusieurs régions - des grandes, des petites, dans les collines, dans les plaines - du sud au nord et de l'est à l'ouest. Et tout cela sans carte du Québec, on ne savait pas vraiment où on était mais on voyait peu à peu ce qui était disponible et, tout compte fait, il s'en trouvait une qui rencontrait les attentes de chacun.

Tout cela semble bien loin pour eux maintenant. Ils sont ici depuis 11 ans déjà, dans la rang Vachon à Ste-Victoire, une très belle ferme, ce qu'il y a de plus moderne, un troupeau de 140 Holsteins dont 40 vaches laitières. Avec trois garçons dont l'aîné au moins semble vouloir continuer dans le métier, pas trop de problèmes de main d'oeuvre pour l'instant. Devons-nous répéter ici que la main d'oeuvre qualifiée est depuis longtemps un des problèmes majeurs des éleveurs?

Mais, ça été facile tout cela: émigration, achat de ferme convenable, intégration de la famille, l'école, la langue?

"Le plus grand problème ça été la langue", dit Otto. "Ma femme a appris assez vite mais moi, qu'est-ce que vous voulez, je suis ici sur ma ferme du matin au soir. On fait des grandes journées sur une ferme et quand j'ai essayé de suivre des cours de français le soir, ça m'arrivait de m'endormir en classe: C'est pas que je ne voulais pas, mais c'est pas facile."

Et comment réagissaient, par exemple, les marchands lorsque vous alliez chercher une pièce d'équipement sans parler la langue?

"Oh, ils ont toujours été bien corrects. On arrivait à se comprendre et ils m'aidaient toujours à trouver ce que je cher-



La Société Saint-Jean-Baptiste  
du Centre du Québec

HOMMAGE AU COMITE D'ACCUEIL  
INTERNATIONAL DES BOIS-FRANCS



La Société  
Saint-Jean-Baptiste  
du Centre  
du Québec Inc.

---

**LES IDÉES MARCHENT,  
À CONDITION QU'ON  
LES PORTE''!**

---

*Lionel Groulx.*



*chais, chez eux ou ailleurs. Des fois, ils téléphonaient à ma place ou l'écrivaient sur un papier."*

Les deux s'empressent d'affirmer que les voisins ont aussi été d'un secours très apprécié. Dans les premiers temps, il y avait souvent quelque chose à demander ou à se faire expliquer et ils ont trouvé les voisins extrêmement serviables, en tout temps. Petit à petit, c'est justement avec ces gens qu'ils ont appris le français - sauf un, disent-ils en riant. Un monsieur d'un certain âge parle trop vite et dans un jargon insaisissable. Même aujourd'hui, ils ont toutes les misères du monde à le comprendre!

Comme on peut s'y attendre aussi, les enfants, qui ont toujours plus de facilité à apprendre une nouvelle langue, ont aidé et aident toujours à faire le pont ou l'interprète entre les parents et les autres. Quelle merveille que de les voir passer du québécois au Schweiss Deutch comme si c'était tout du pareil au même!

Et quelle est la relation entre les Suisses dans la région? Ils se connaissent, au moins de nom. Lorsqu'une nouvelle famille suisse arrive dans la région, les Suisses établis ici vont à son aide. Il y a un genre de réseau sans structures officielles qui existe et l'entraide se fait d'un façon toute naturelle.

Ils aiment se rencontrer entre eux et renouer avec leurs racines communes. Ce n'est pas, bien sur, une possibilité fréquente à cause du métier de fermier qu'ils exercent et des longues heures que ce métier exige. Chaque année, en octobre, il y a, à Notre-Dame du Bon Conseil, une grande fête suisse où des centaines de personnes, Suisses et Québécoises de souche, fraternisent.

"Aujourd'hui, il y a autant de Québécois que de Suisses à cette fête!", dit madame Schmucki, "les Québécois aiment bien notre musique et nos danses." Et comment! Et leurs pâtisseries, alors??

Nous avons posé une dernière question à nos amis suisses - vous qui êtes ici depuis 11 ans, recommanderiez-vous à d'autres Suisses de s'établir ici parmi nous?

"Je dirais oui, s'ils n'ont pas plus de 40 ans et que leurs enfants ne sont pas trop vieux. Sinon, l'adaptation est plus difficile. Nous autres, on était assez jeunes pour s'adapter," de dire notre Suisse québécois bien intégré!

## VERS LES GRANDS ESPACES

Le cas de Bruno et Else Helbling est semblable à celui des Schmucki. Ils se connaissaient, d'ailleurs, avant de venir ici, il y a six ans. Ils étaient du même patelin. C'est surtout le manque d'espace qui les a aidés à se décider à faire le grand saut vers le Canada avec leurs cinq enfants.

Comme la plupart des fermiers immigrés, les Helbling ont procédé par la méthode de l'annonce classée dans une revue agricole. La différence, ici, c'est qu'ils sont allés voir des fermes en Ontario avant d'en visiter au Québec.

Et quels facteurs ont joués dans leur choix?

"Les fermes disponibles étaient loin des villes," dit Bruno. "Ici, nous avons trouvé une ferme à notre goût tout près de la ville, avec toutes les commodités." En effet, les Helbling sont dans la paroisse Ste-Victoire, aux limites de Victoriaville, donc près des écoles, magasins, garages, etc. Ils ont 45 vaches laitières et 50 hectares de cultivés, surtout en maïs. Bruno aime pouvoir produire au moins une partie du fourrage pour ses animaux.

C'est de ce côté "culture" que Bruno réalise aujourd'hui qu'il n'a pas assez étudié avant d'acheter. Au Québec, la saison d'été est courte. C'est une question d'unités thermiques (heures de soleil), nous a-t-il expliqué. Plus on descend vers le sud, plus il y a d'heures de soleil par jour et il s'en suit que plus il y a d'unités thermiques, plus vite pousse la récolte, plus vite elle est prête et plus tôt on produit un boeuf.

"Dans la région d'Ottawa, ils gagnent 2 semaines au printemps et 3 semaines à l'automne pour leur maïs. Ils sortent un boeuf un mois plus vite qu'ici", affirme Bruno. "Même à St-Hyacinthe, ils ont de 200 à 300 heures de soleil de plus qu'ici à Victoriaville."

Bien sûr, on compare mais on ne regrette rien. Les Helbling se sont vite adaptés au pays malgré les difficultés de langue. Pour ce qui est du travail, le climat et la végétation demandent des changements d'habitudes, mais cela n'a rien d'insurmontable. "On doit laisser la Suisse en Suisse", résume Else.

Ont-ils eu beaucoup de difficulté avec notre patois?

"Les premiers jours que nous étions ici", dit Else, "une dame est venue me voir. Elle a parlé, parlé, parlé - j'ai rien compris! Mais avec le temps, c'est avec elle que j'ai appris le dialecte."

"C'était difficile au début", poursuit Else, "il n'y a pas de dictionnaire pour la ferme - les pièces de tracteur, par exemple, tu trouves pas ça dans le dictionnaire. A part ça, au garage, ils les nomment en anglais!"

Et qui des deux fait les affaires, avons-nous demandé au couple car Bruno est plutôt du type silencieux et qu'il ne se sent pas encore à l'aise dans la langue de Molière?

"Celle qui a toujours la bouche ouverte!", répond en riant la dame joviale, "mais c'est lui qui marchande."

A ce sujet, agriculteurs, vétérinaires, agronomes, tous sont d'accord: les Suisses-allemands maîtrisent le français dans le

vocabulaire de leur métier. Ils apprennent rapidement les termes de la ferme, des vaches, des machines, etc. et peuvent donc converser sans problèmes avec leurs voisins qui exercent le même métier.

En somme, les Helbling, comme tous les Suisses que nous avons contactés, sont satisfaits de leur choix. Ils ont des fermes à leur goût, l'intégration s'est déroulée relativement bien et ils font le métier qu'ils aiment. Très peu de Suisses dans notre région retournent dans leur pays. Lorsqu'ils font le choix d'émigrer, c'est un choix réfléchi et qu'ils ne regrettent pas.

## "LA GRAND'MERE DES SUISSES"

C'est l'hiver...Rien qu'en regardant par la fenêtre on se sent parcouru par un frisson. Dehors, ce n'est pas tempête, simplement une de ces soirées glaciales comme l'hiver canadien nous en apporte souvent au mois de janvier.

Driiiiiing...driiiiiing...! Le son du téléphone déchire le calme.

"Frau (madame) Gilgen? Nous sommes une famille de Suisses, nous venons d'arriver et nous ne parlons pas français. Notre petite fille est malade, on doit aller à l'hôpital mais tout seuls nous ne savons pas nous débrouiller. S'il vous plaît, aidez-nous!"

Hilde Gilgen s'habille et, par cette nuit si froide qu'on la dirait presque blanche, elle va chercher la famille et roule vers l'hôpital.

Pour Frau Gilgen, il n'y a là rien d'extraordinaire. C'est au contraire un geste qu'elle a répété si souvent...Si souvent, elle s'habille et prend sa voiture pour se rendre là où on implore son assistance.

Aujourd'hui, c'est cette famille avec la petite fille malade, qui parle une autre langue et qui doit être soignée. Hier, c'était le monsieur qui avait besoin d'elle pour lui traduire les questions et réponses de l'examen de conduite. Avant-hier, c'était cette dame qui avait besoin de je ne sais trop quel renseignement important pour remplir je ne sais trop quels papiers. Il y a quelques jours, elle se faisait l'interprète pour deux couples suisses à l'examen théorique de conduite auto, et ainsi de suite. Jamais le téléphone ne se repose - tous les jours il sonne et madame Gilgen va vers ceux qui l'ont demandée.

Il n'est pas étonnant qu'on l'ait surnommée "la grand'mère des Suisses"! Chaque fois qu'un Suisse arrive dans la région, c'est chez madame Gilgen qu'il va se renseigner.

Moi, je suis presque sûr que bientôt à l'aéroport, au moment de passer la douane, chaque fois qu'un suisse dira qu'il se dirige vers les Bois-Francs, l'officier de douane lui remettra une feuille de papier sur laquelle sera écrit en lettres détachées: Madame Gilgen et son numéro de téléphone.

(Une précision: elle n'est pas seulement la grand'mère des Suisses mais aussi de tous ceux qui ont besoin d'aide.)

### Qui est Hilde Gilgen?

Hilde et Arnold Gilgen arrivent au Québec en 1980 pour venir rejoindre leurs enfants. En Suisse, ils vendent leur charcuterie afin d'aider les enfants à s'installer à la campagne québécoise. Monsieur Gilgen travaille avec son fils aîné sur la ferme. Arnold est un homme droit comme un arbre, honnête, sérieux - mais qui peut être amusant par sa façon de raconter ses anecdotes.

Au Québec, madame Gilgen s'implique rapidement dans la vie sociale. Elle devient une des membres les plus actives du Comité d'Accueil International.

Comment décrire cette grande dame helvète?

Une femme dans "la septante" et, pour la décrire, les adjectifs se bousculent - douce, gentille, aimable, serviable, etc. Il y est de ceux qui parlent d'elle comme on ne peut mieux le faire: simplicité et dévouement.

C'est avec simplicité qu'elle se présente à vous, c'est avec simplicité qu'elle vous reçoit chez elle, qu'elle met la table et vous invite à vous servir.

Elle vous écoute et elle vous offre son aide simplement. Rien n'est artificiel, rien d'elle ne sonne faux, elle est tout simplement de ces personnes trop rares qu'on voit et revoit toujours avec le plus grand plaisir.

Tout récemment, au "Colloque national sur la régionalisation", à Hull les 22-23 novembre 1991, madame Gilgen a été choisie la "Personnalité des Bois-Francs". Bravo!!!

## UN PRODUCTEUR DE CANNEBERGES

Il s'agit d'un des rares fruits indigènes à notre pays. Les amérindiens l'appelaient "atoca" dans leur langue. Ce sont eux qui nous l'ont fait connaître. Aujourd'hui, nous appelons plus souvent "canneberge" ce beau petit fruit rouge, de la grosseur d'un gros bleuet, riche en vitamine C, et qui est un peu acide à l'état pur.

Dans tout le Québec, il n'y a que deux producteurs de canneberges...et c'est notre région qui en a le monopole! Ceci n'est pas dû au hasard mais plutôt au genre de terrain qui favorise cette production. C'est aussi dû à l'esprit d'entreprise d'immigrants ou de fils d'immigrants comme **Marc Bieler**. Il est l'apôtre de ce petit fruit amer qu'il appelle "la richesse de notre pays."

Nous pourrions dire simplement que Marc Bieler est de souche Suisse romande par son père et de souche Genevoise par sa mère. Mais ceci n'expliquerait pas de façon satisfaisante l'histoire un peu complexe mais très intéressante de notre sujet.

Curieusement, il faut reculer au grand-père Bieler pour apprécier les racines canadiennes ou québécoises de cette famille. En effet, celui-ci a eu l'idée de venir s'installer à Montréal au début du siècle. Il fut professeur de théologie à l'Université McGill et il éleva sa famille à Montréal.

La vie a de ces tournures, parfois... Ainsi, un des fils du professeur a étudié le droit et est devenu secrétaire à la Société des Nations. Ceci l'a amené à occuper un poste en...Suisse! Et c'est là que ce dernier a élevé sa famille plutôt qu'à Montréal. Voilà pourquoi Marc Bieler, fils de ce dernier, est né et a grandi en Suisse. Maintenant, qu'est-il arrivé pour que Marc revienne "aux sources", si on peut dire, au Québec?

Son père ayant gardé de bons contacts au Québec, fut un jour approché par un ami d'Adélard Godbout, Premier Ministre à l'époque. Un poste intéressant serait disponible pour lui dans le gouvernement de la Province. Il accepta et devint Sous-ministre des Finances - il devait y rester pendant 25 ans.

Le choix d'un Suisse protestant aux finances de la très catholique province de Québec peut surprendre pour qui ne connaît pas l'histoire et la tradition de notre province. Il faut se rappeler qu'à l'époque, le Québec accusait un retard considérable dans les domaines économique et industriel. L'emprise de l'Eglise favorisait les professions libérales - clergé, enseignement, droit, etc. et laissait la finance aux "Anglais", qui, eux, étaient "meilleurs" dans ces domaines puisqu'on n'en formait pas chez les francophones.

Et voilà les Bieler installés dans la ville de Québec. Marc n'est pas attiré par la fonction publique ou le droit. Aussi loin qu'il peut se rappeler, il aime plus que tout la ferme, les animaux, la campagne. Ce gars de la ville décidera très tôt de vivre sa vie à la campagne. Ses parents compréhensifs et très ouverts d'esprit l'appuieront dans son choix.



**Colette et Jacques Thibault.**



**Suzanne et Jean-Pierre Forestier.**



**Danielle, Marie-Antoinette et Hubert Génion.**



**La famille de Florence et Claude Véraquin.**



**Jacqueline et Marcel Derenne avec leurs enfants, Maxime, Amélie et Marianne.**



**Jean et Gilberte Sarthou.**

Marc s'installe dans les Cantons de l'Est. Les vaches et les pommes le tiennent occupé pendant plusieurs années. Un jour, il vend les vaches pour ne garder que les pommes. En 1984, tout en gardant le verger, il se passionne pour les canneberges et cherche l'endroit propice pour se lancer dans sa production. Il le trouve à St-Louis de Blandford et s'y installe. C'est-à-dire qu'au début il commence la production puis après quelques années, il vient s'y installer avec Marie, son épouse.

#### **Un mot sur la canneberge**

Les Bieler ont une production de 65 hectares de canneberges. Ils emploient de 5 à 20 personnes selon la saison. La seule période morte est celle de la mi-décembre à la mi-février. L'atoca, qui pousse et se récolte en plein eau, demande une surveillance assez constante. Il faut faire de l'irrigation, arroser, baisser la nappe d'eau au moment propice pour favoriser la croissance. Il faut mettre de l'engrais aux deux semaines. La récolte se fait en septembre/octobre. En hiver, il faut étendre du sable sur la glace afin de favoriser la retige au printemps.

Ce qui signifie que dès le 20 avril on est très occupé. Il faut dire qu'il s'agit ici d'un chiffre d'affaires d'un million et demi de dollars même si la production de monsieur Bieler est indépendante du monopole coopératif Ocean Spray. Marc fait partie des 15% de producteurs ne faisant pas partie de ce regroupement.

Ce désir d'indépendance n'a pas facilité la tâche à Bieler. Les banques et même l'Office de Crédit Agricole ont souvent eu peur d'appuyer son entreprise. Personne ne croyait au succès du petit fruit indigène. Aujourd'hui, il mène une affaire prometteuse et il n'entend pas s'asseoir sur ses lauriers.

Plus que jamais, il voit un avenir presque illimité pour les Atocas d'Arthabaska. Il y aura bientôt toute une gamme de produits: jus, confiture, colorant, sauce, etc. Seule l'imagination peut limiter les possibilités!

Y aura-t-il un jour une relève chez les Bieler? Deux grands fils sont universitaires et semblent plutôt s'orienter dans d'autres domaines, loin des canneberges. Par contre, Marc et Marie (petite-fille du Premier Ministre Adélard Godbout,) peuvent de nouveau espérer puisqu'une toute petite pouponne s'est ajoutée à la famille l'an passé. Et déjà, elle aime le jus de canneberge... un signe prometteur!



**AU CANADA QUEBEC**  
Fermes à vendre  
Documentations gratuites

Ce genre de petite annonce apparaît régulièrement dans "La France Agricole" et autres revues du genre. Elle est suivie des noms et adresse d'un courtier local, parfois spécialisé dans les fermes. Au printemps 1978, **Jean-Pierre et Suzanne Forestier** sont parmi les sept ou huit couples de français qui ont répondu à l'annonce et sont maintenant en route pour le Québec accompagnés du courtier.

Près de Roannes, à l'est du Massif Central, les Forestier sont agriculteurs de père en fils depuis des générations. Comment arrive-t-on à prendre la décision de quitter sa ferme, son coin de pays, ses parents et amis - quitter à tout jamais pour tout recommencer, s'installer sur une autre ferme à des milliers de kilomètres, de l'autre côté du monde parmi des inconnus?

La décision ne s'est pas prise du jour au lendemain, bien sûr. Il était devenu difficile de bien gagner sa vie sur une ferme. Tout était rendu cher. Pourtant cela ne rapportait pas. On avait beau avoir un bon troupeau, de bons équipements, on n'arrivait plus. Ce n'était plus très rentable. Il n'y avait pas d'avenir ici pour le fiston. Aussi bien allez voir ailleurs.

Mais où aller? Les petites annonces offraient des fermes dans plusieurs pays dans les deux Amériques, entre autres. Finalement, c'est le Québec qui semblait le meilleur choix pour différentes raisons. La langue y était pour beaucoup, il va sans dire - un casse-tête de moins.

#### **Le choix de la ferme**

Des fermes, ils en ont vu. Aux quatre coins de la province. "Nous n'avions aucune idée où nous étions. On nous promenait sans carte. Aujourd'hui, je me rend compte que le courtier nous a amenés dans plusieurs régions. A la fin, les gens choisissaient surtout selon leurs moyens. Moi, j'ai acheté celle-ci." (rang 9 à Tingwick).

Estime-t-il qu'ils ont fait une bonne affaire, financièrement?

"Dans ce temps-là, la valeur du franc par rapport au dollar était favorable mais pas aujourd'hui", répond Jean-Pierre. On a fait une bonne affaire à l'époque et acheté selon nos moyens.

Ils ont une ferme laitière de 120 à 130 Holsteins, dont une cinquantaine de vaches. Les mâles et une partie des génisses sont engraisés et vendus pour la viande.

Comment s'est passé leur installation ici sur la ferme? Ont-ils eu des problèmes particuliers?

"Il y a eu quelques problèmes de papiers au début. La ferme avait été vendue auparavant et les enregistrements n'avaient pas été faits en deux ans. Mais, on a eu beaucoup d'aide, surtout de monsieur Marchand (Claude), l'agronome au gouvernement, et tout

s'est arrangé. Il nous a beaucoup aidé, monsieur Marchand, dans nos débuts ici. Il venaient souvent nous voir et s'informait si tout allait bien", rapporte Jean-Pierre.

"D'ailleurs," poursuit-il, "tout le monde a été bien. Les voisins ont été très accueillants. Ils le sont toujours. Il y a beaucoup d'entraide entre voisins. Cela fait trois bâtiments que je construis sur la ferme et chaque fois, tous les voisins sont venus. Et quand c'est à leur tour, je leur rends la pareille."

Les Forestier se sont très vite et bien adaptés au pays. Leurs amis sont leurs voisins. Ils n'ont jamais particulièrement recherché les Français de la région, bien qu'ils n'aient pas de querelle avec aucun d'entre eux. Il leur reste un petit goût amer de la visite d'un Français qui était venu les voir dans les débuts et n'avait trouvé mieux à dire que de critiquer les vaches, la terre, tout! On comprend qu'ils ne l'aient jamais invité par la suite.

Les deux parents sont très actifs dans leur milieu. Jean-Pierre est conseiller municipal à Tingwick tandis que Suzanne fait partie du bureau de direction de la Commission Scolaire. Et, comme ils n'ont qu'un grand fils, ils prennent plaisir à garder un(e) étudiant(e) d'un autre pays durant l'année scolaire. L'an passé, ils ont eu le plaisir d'avoir une jeune japonaise avec eux. Ils font toujours partie de ce programme qui s'appelle Interculture Canada et qu'ils trouvent très enrichissant.

"Nous sommes des citoyens internationaux", comme le résume si bien Jean-Pierre Forestier.

## EN PASSANT PAR LA LORRAINE...

Ils ont achetés leur ferme laitière à St-Norbert d'Arthabaska en 1983. **Hubert et Danielle Génion** ont une fille de 18 ans.

"La première guerre a pratiquement vidé beaucoup de petits villages en Lorraine. Les hommes sont partis sous les armes et plusieurs ont laissé leur vie sur le champ de bataille à Verdun. Après la guerre, les villages ont été peuplés par des Alsaciens, des Belges et des Français venant de partout en France.

Ils ne parlaient pas beaucoup, mais avec le temps ils ont réussi à former une communauté assez fermée. La vie était dure et les hommes aussi. Les gens d'ailleurs n'étaient pas bien acceptés. J'ai acheté une ferme dans un de ces villages à 60 km de chez moi. J'étais un étranger et pourtant j'appartenais à la région. Mais, les 60 km étaient vus comme une longue distance.

Nous avons décidé de quitter la France pour nous installer ici. Je suis venu avec l'idée de vivre comme un Québécois. Aujourd'hui, après neuf ans, nous sommes bien. Nous avons de bonnes relations avec nos voisins et nous avons beaucoup d'amis, également dans le monde ouvrier.

Cette région ressemble à l'est de la France. Le sol, le paysage sont semblables. Nous avons choisi ce pays en raison des quotas de lait. En France, l'agriculture est sous-estimée et les charges sont élevées. Ici, il en reste assez.

### Points de vue

Pouvons-nous parler d'un échange de valeurs en milieu agricole? "Oui, nous avons tous nos valeurs, notre savoir faire, notre identité, qu'on soit Québécois ou immigrants."

"En France, la technologie agricole, la machinerie est supérieure, elle devient de plus en plus sophistiquée, automatisée, informatisée.

"Ici, on utilise beaucoup moins d'engrais qu'en France et les récoltes sont très bonnes. La performance laitière est également meilleure au Québec. Les éleveurs travaillent fort."

Monsieur Génion, avez-vous des projets?

"Etre en santé pour m'occuper de la ferme et de ma petite famille!"



Société de  
Généalogie de  
Drummondville

545, rue des Écoles  
DRUMMONDVILLE, QC J2B 1J6

## "C'EST UN PAYS QUI M'A PRIS AU COEUR!"

C'est ainsi que **Julien Eschenbrenner** décrit sa première visite au Canada. Clarisse, Julien et leurs deux bambins sont arrivés au pays il y a trois ans. Ils ont tellement aimé leur nouveau pays qu'ils ont ajouté un frère et une soeur aux deux premiers!

Ils n'ont pas acheté leur belle ferme dans le rang 10 d'Ham Nord les yeux fermés. La décision était bien murie et le couple ne se lançait pas dans l'agriculture à l'improviste. Ils pratiquaient déjà le même métier chez eux, dans la Lorraine, avec la seule différence que l'hiver, Julien se faisait routier. Ce boulot, qui lui permettait de voyager à travers l'Europe et d'apprendre à se débrouiller en allemand et en italien, lui plaisait bien et le supplément de revenus arrondissait les fins de mois.

Avant d'acheter, il est venu voir des fermes trois fois! Celle-là, il l'a choisie. Et, il ne le regrette pas. Pas plus qu'il ne regrette la grande décision d'immigrer ici. Mais, d'abord, pourquoi quitter cette magnifique Lorraine, boisée et sauvage, où les Eschenbrenner sont établis depuis des siècles?

Clarisse se souvient que parfois, là-bas, elle voyait des immigrantes et les difficultés qu'elles pouvaient avoir. Tout leur était étranger: la langue, l'habillement, la nourriture, tout. "Je ne pensais jamais devenir, moi aussi, immigrante", dit-elle.

Encore une fois, la raison principale est économique. Il est rendu très difficile en France de faire une belle vie à la ferme. "70 têtes en France, cela ne suffit pas" affirme Julien. Bien que peu d'agriculteurs ici se vantent de rouler sur l'or, on se rend compte qu'un grand nombre réussissent encore à se tirer d'affaire.

### L'accueil

Les Eschenbrenner sont visiblement emballés par les réactions des voisins et des gens d'Ham Nord, en général. Ils vantent le bon leadership du village et donnent pour exemple la lutte pour garder l'école secondaire. La perte de l'école signifiait pour les élèves le "voyagement" quotidien d'une distance de plus de 30 km, ce que la population trouvait inacceptable. L'école sera privatisée, ce que l'on préfère à la fermeture.

*Et la famille a été accueillie comment?*

"C'était un vrai comité d'accueil!", de dire Julien.

Les voisins n'ont pas tardé à se faire connaître et à offrir leur aide au besoin. L'insertion dans la vie locale s'est fait tout naturellement. Les gens n'étaient pas compliqués. On les invitait et on faisait connaissance.

"C'est chaud, les petites veillées", comme le dit Julien. Et les échanges se font dans les deux sens. "Les gens ici peuvent aussi apprendre de nous." Une intégration pour tous, quoi! Les petites habitudes des deux peuples se transforment alors que chacun bénéficie du meilleur des deux mondes. Sans trop y penser, on adopte de nouvelles habitudes, on s'enrichit.

Et puis, arrivée en décembre, la famille était tout de suite invitée par le curé à fêter la Noël avec des gens d'ici. Ils ont trouvé les Noëls ici "très illuminés" avec toutes ces lumières que les gens mettent aux arbres et aux maisons.

L'expérience scolaire s'est très bien passée avec l'ainé des enfants qui était en âge d'entrer à l'école. Il avait connu la pré-maternelle en France où on commence très jeune - 2½ à 3 ans - et il n'en avait pas été emballé! Clarisse dit que là-bas c'est plus formel, plus sévère. Ici, l'accueil est meilleur. Le jeune parle de "Claire" en parlant de l'enseignante, et non de "madame une telle", ce que les parents trouvent très bien.  
"Il ne voudrait plus aller à l'école en France", affirme Clarisse.

**"Avant, on ne le voyait pas."**

Ils sont retourné en France en vacances depuis leur installation au Québec. Déjà, ils voient des différences de mentalité, des choses qu'ils ne voyaient pas avant. Le Français et le Québécois dépensent différemment. Le premier dépense plus pour le luxe - les meubles, par exemple, alors que l'autre préfère les petits plaisirs quotidiens - genre dépenses occasionnées par des vacances ou des week-ends. Il s'adonne que nos Lorrains penchent plutôt vers la mentalité de leur pays d'adoption, alors l'adaptation n'a pas été difficile de ce côté!

**Et la ferme?**

Une des grandes différences est le climat, nos hivers plus rigoureux ici. L'hiver, on ne peut pas faire beaucoup à part s'occuper des animaux.

*"Les vaches sont plus gâtées ici. L'animal a un suivi, on a plus de temps pour s'en occuper."*

L'été, ce n'est pas le travail qui manque. Pour le moment, les enfants sont très jeunes mais dans quelques années, les parents profiteront un peu de l'aide qu'ils pourront apporter. Il y a tant à faire sur une ferme.

Cette pensée rappelle un bon souvenir au couple - le premier été qu'ils étaient ici, Julien avait du retard à faire les foins. Quelle ne fut pas leur surprise un jour, de voir les voisins arriver dans la cour avec leur équipement. Ils avaient fini les leurs et, tous ensemble, ils étaient venus aider à faire les siens! Le soir même, tout était fait!

Avec des voisins comme ceux-là, peut-on regretter sa décision d'avoir immigré au pays des "quelques arpents de neige"?



**Jean Farias accueille sa famille.**



**Couturière polonaise vers 1950.**

## A ST-REMI DE TINGWICK, UN ELEVEUR DE MOUTONS

**Fabrice Charmeaux** est originaire du Morvan, pays montagneux qui forme le nord-est du Massif Central, région d'élevage par excellence. Il en est parti en novembre 1980 pour des raisons économiques et est venu exercer le même métier ici - l'élevage de moutons. Sa préférence en choix de pays d'adoption allait à un qui serait francophone et où il y aurait un marché à développer.

"Au printemps '80, j'ai fait affaire avec un courtier - d'ailleurs, plus tard j'ai marié sa fille - il a eu sa commission et j'ai eu la mienne! En six mois j'avais mes papiers. Les critères de sélection sont: qu'on soit bien portant, qu'on ait l'argent et qu'on connaisse son métier.

Je voulais aller où il n'y avait pas d'agneaux mais près d'un gros marché. Ici, c'est central, près de Montréal, Trois-Rivières et Québec. J'ai 400 acres dont 200 pour les moutons et 160 en boisés. J'ai 430 brebis en ce moment. Je suis justement en train de les tondre."

Au pays depuis 11 ans, comment s'est faite l'adaptation?

"Nous n'avons pas eu de difficultés. Les gens nous ont bien accueillis et nous nous sommes impliqués au niveau municipal et scolaire. Les enfants sont nés ici. J'ai été conseiller, membre de la Coopérative et du Syndicat. Pour ce qui est du métier, il n'y a pas de différence véritable dans l'élevage et c'est la même machinerie."

Y a-t-il beaucoup d'éleveurs de moutons au Québec?

"Environ 400 dont 30-40 gros producteurs. Il y en a quand même quelques-uns dans la région et nous nous rencontrons assez souvent. Mais nous n'avons pas fait autant de convertis que nous aurions souhaités. Non, il n'y a pas de quota dans l'agneau mais notre grand problème est le coût de l'élevage. Aujourd'hui, dans tout, les marchés sont mondiaux. Le marché de St-Rémi est lié à l'Australie et la Nouvelle Zélande!"

Et la laine dans tout ça?

"Le marché mondial de la laine est à terre présentement."

Qui sont les plus gros acheteurs de viande d'agneau au Québec?

"Nous vendons beaucoup aux Européens - Grecs, Italiens - et aussi aux Arabes. Et ils ont chacun leur préférence. L'Italien aime l'agneau de lait à environ 50 lbs, le Grec à 60 lbs et le musulman à 100 lbs."

Y a-t-il de l'avenir dans l'élevage de moutons au Québec?

"Les goûts se développent lentement. La plupart des gens sont ouverts et prêts à essayer des choses. Ce qui ne nous aide pas, c'est notre coût de production. Si nous pouvions réduire le coût, je suis convaincu que plus de gens essaieraient et adopteraient l'agneau."

## LE "RETOUR A LA TERRE"

Si on s'aventure dans le rang 9 de St-Adrien de Ham, on a la surprise de voir des chèvres à poil long et soyeux paître paisiblement. Elles se sentent parfaitement chez elles bien qu'elles soient originaires d'un pays étranger - elles sont du Texas et descendent des chèvres Angora de Turquie. Le nom Angora est une déformation de Ankara, capitale de ce pays.

John Eggena fait l'élevage de ces belles bêtes pour leur laine mais encore plus pour l'exportation. Elles sont belles, elles sont rares et des trois pays éleveurs, la Turquie n'en exporte plus et la distance empêche l'Afrique du Sud d'avoir des prix concurrentiels. Il reste le Texas et... John!

Si l'élevage de chèvres à laine mohair est particulier, l'histoire de l'éleveur l'est encore plus. Commençons par le commencement et essayons de cerner ce personnage original.

Si je dis qu'il est né sur l'île de Man en 1944 de parents allemands, on va m'arrêter tout de suite et demander des explications. Comme il dit lui-même, "Je suis né immigré!"

L'île de Man, cette île située entre l'Angleterre et l'Irlande, fait partie de la Grande Bretagne. Les parents Eggena avaient depuis longtemps le goût de l'aventure et bien avant que la guerre n'éclate, le père de John avait voyagé et travaillé à plusieurs endroits en Europe. Leur but était maintenant d'émigrer aux Etats-Unis. La guerre les surprendra à Londres et le gouvernement britannique neutralisera tous les allemands sur son territoire en les expédiant dans un camp sur l'île de Man.

C'est là que John verra le jour. Après la guerre, la famille sera rapatriée en Allemagne contre son gré. Le rêve du "nouveau monde" est toujours présent dans l'esprit du couple. La famille se retrouva près de Muenster où la mort devait faucher le jeune père deux ans plus tard. Avant sa mort, il recommandait à son épouse de poursuivre leur rêve et d'émigrer aux Etats-Unis, ce qu'elle put faire finalement en 1956 avec l'aide de l'Eglise.

Le "World Council of Churches", un organe de l'église Episcopale (Anglicane), aide depuis longtemps les familles à immigrer aux Etats-Unis. La famille Eggena, bien que Luthérienne et pas plus pratiquante qu'il faut, sera pourtant bénéficiaire de l'organisme qui permettra à madame Eggena et ses quatre enfants d'émigrer à Cincinnati, dans l'Ohio.

Et l'adaptation de l'Allemagne au pays de l'oncle Sam? John voit qu'elle s'est faite assez facilement, l'âge aidant. Le facteur âge a justement joué d'une façon surprenante au premier abord dans le sens que chaque enfant Eggena est un produit de son âge à l'arrivée. Je m'explique.

Le plus vieux était déjà en âge de travailler à son arrivée à Cincinnati. Il est donc entré sur le marché du travail et a entrepris immédiatement de devenir un bon citoyen modèle, en plein accord avec le système. Les trois autres ont été absorbés par les générations de "flower power", la contestation des valeurs maté-



rielles traditionnelles et le mouvement du retour à la terre.

John sait qu'il a été privilégié à l'école, bien que sa première journée reste inoubliable. Lui qui n'avait jamais vu un Noir de sa vie s'est retrouvé le seul Blanc dans sa classe, en plus de ne pas parler un mot d'anglais. Un coup qu'ils ont constaté qu'il n'était pas le jeune américain blanc privilégié qu'ils croyaient, sans le savoir, ils ont entrepris de le transformer justement en un parfait petit américain blanc, lui ont montré tout ce que ça lui prenait pour y parvenir - faire la traverse de la rue, devenir scout, etc.

Les années passèrent et il poursuivit ses études tout en travaillant. Il est économiste de profession mais en "touche-à-tout" il a, comme il dit, presque un doctorat en Sciences Politiques. Les études, c'est bien connu, mènent à tout en autant qu'on en sorte. Voyons maintenant comment John est arrivé à St-Adrien.

En 1972, il se trouvait à Boulder, dans le Colorado. En même temps, au même endroit, deux jeunes montréalaises roulaient vers la Californie dans leur camionnette Volkswagen. La rencontre fut déterminante pour John et une des deux touristes. Les deux devaient poursuivre ensemble leur route terrestre encore longtemps.

Lisette Anfousse était elle aussi à un tournant dans sa vie. Une amitié forte et durable s'est vite établie entre les deux et avant longtemps, ils décidaient de partager leur vie. En juin 1973, ils prenaient une autre grande décision. Comme John, Lisette se sentait attirée par les grands espaces et l'air pur de la campagne. En revenant de Québec, ils s'arrêtèrent à St-Adrien pour voir un ami établi sur une ferme.

Ils furent séduits par la beauté du paysage vallonné et boisé de ce coin de pays. La chance a voulu qu'une terre presque voisine de celle-là était à vendre. Aussitôt dit, aussitôt fait et le couple emménageait sur une ferme de 300 acres aux beaux vieux bâtiments. Bientôt, ils se lançaient dans la production de chèvres laitières et de fromage de chèvre. Ils en ont eu jusqu'à 60. Ils faisaient du fromage eux-mêmes et fournissaient aussi les grands producteurs tel Anco et Cayer jusqu'en 1978.

C'était beaucoup de travail et un jour ils vendaient tout cela et se lançaient dans autre chose - les chèvres angora. John descend alors au Texas et ramène ses premières chèvres. Leur long poil se transforme en chandails et couvertures mohair mais les prix étant en chute depuis un certain temps, l'argent se trouve plutôt, présentement, dans l'exportation de la bête.

*"J'aime l'idée de la mondialisation", dit-il.*

En économiste qu'il est, John nous a expliqué un peu le marché en ce qui concerne son domaine. Les vagues sont normalement de deux bonnes années suivies de trois mauvaises et les gens achètent de l'artisanat quand l'économie est en baisse.

Peuvent-ils arriver à vivre de ces chèvres? Non, John et Lisette ont souvent d'autres projets en marche. Ils ont travaillé pour l'ACDI, l'Université de Montréal, dans le service social, à la Corporation de Développement de la région Asbestrie, etc.

Ils ont un grand jardin et trois enfants de 16, 14 et 10 ans. Bien que John aie 22 ans de scolarité, il s'est trouvé analphabète ici, ne parlant pas français à son arrivée. Aujourd'hui, le français est pourtant la langue de tous les jours chez les Eggena. Ils voudraient que les enfants parlent aussi l'anglais pour leur faciliter les contacts avec la famille aux Etats-Unis, mais ce n'est pas facile, faute de pratique.

John a été actif dans le Comité de Parents à la Commission Scolaire. A ce sujet, il raconte une petite anecdote. La coutume était de commencer la réunion par une prière. Or, John, n'étant ni francophone ni catholique, ne connaissait pas la prière habituelle. La première fois qu'il a présidé le Comité, il s'en est tiré en demandant une minute de silence! L'idée fut bien accueillie.

Il a aimé son expérience au Comité et a réussi à faire débloquer des fonds du Ministère pour plus d'activités. Les effets ont été durables puisqu'encore aujourd'hui le budget est beaucoup plus élevé qu'auparavant.

John a émigré deux fois. Nous lui avons demandé de nous parler dans ses mots de l'immigrant.

*"L'immigrant a un sens global, il voit la place du Québec dans le monde, par exemple. Il doit avoir beaucoup de flexibilité et d'adaptation. Il doit être un peu caméléon! L'immigrant a besoin d'ouverture d'esprit. La difficulté, c'est de faire ses propres paramètres, il ne peut pas reculer. Moi, je trouve de la créativité dans mon travail, presque de la spiritualité!"*

Puisque Lisette et John font partie des nombreux ex-urbains qui ont quitté la ville pour s'installer à la campagne, encore là font-ils partie d'une "immigration" moderne. Qu'en est-il de ce phénomène des "retour à la terre" des années '70?

*"Les ex-urbains ont provoqué des changements, ont apporté une nouvelle énergie, une mentalité différente. Dans la région, il faut faire une distinction. Il y a eu deux vagues. Les premiers prônaient un "retour à la ferme", à la nature. Ils cherchaient à vivre de la ferme. La deuxième vague est venue après et représente plutôt un "retour à la campagne", au jardin. Ce groupe est plus stable."*

John a-t-il gardé des traditions allemandes? Très peu. Il a été coupé si jeune de ses origines et élevé en Amérique, à toute fin pratique, sans contact avec des gens de son pays d'origine.

*"A Noël ici, c'est de la choucroute et des saucisses - pas de dinde, ça, j'insiste! C'est peut-être la seule tradition que j'ai gardé, avec la cachette des oeufs de Pâques."*

Il faut dire qu'il n'a pas été élevé dans un nationalisme poussé. Ses parents étaient plutôt internationalistes, comme le démontre bien leur vécu. Sa mère, aujourd'hui à la retraite, est une femme qui s'occupe d'accueil d'immigrants. Elle vit dans le sud du Nouveau Mexique, à Las Cruces, attirée là par sa fille qui y vit avec son mari espagnol. Curieusement, trois des quatre enfants Eggena sont mariés avec des gens d'autres pays. Doit-on voir là l'influence des parents ou de l'immigration?

## "C'ETAIT ECRIT DANS LE CIEL"

Marie-Josée Ribeiro en est convaincue. Et qui suis-je pour la contredire? Les voies du Seigneur ne sont-elles pas insondables? St-Albert de Warwick est bien loin de son Brésil qui l'a vu grandir. Il y a des jours, comme celui de décembre, par exemple, où nous l'avons rencontrée, où elle trouve le Brésil encore plus loin que d'habitude! Mais, jamais elle ne s'en plaindra, car elle est avec son Sylvio, ce cadeau du ciel, et leur fille adorée.

Tout a commencé en 1966 lorsque Sylvio Provencher, missionnaire laïc, fut envoyé au Brésil par le diocèse de Nicolet. De son côté, Marie-Josée travaillait au même endroit, en collaboration avec les religieuses, dans l'enseignement.

Ils se sont connus, se sont estimés mutuellement. Pas de coup de foudre, souligne-t-elle, mais un grand respect, une grande appréciation des qualités de l'autre. Avec le temps, cet amitié s'est transformée en amour, sincère et profond.

Sylvio a passé 12 années enrichissantes dans ce pays. Il en garde un souvenir impérissable et un attachement profond. Evidemment, il en avait appris la langue, le portugais, qu'il maîtrise toujours et, plus souvent qu'autrement, c'est encore dans cette langue qu'il converse avec Marie-Josée. Leur fille adolescente la comprend parfaitement mais, depuis un certain temps, elle ne manifeste plus d'intérêt à la conserver. Apprendra-t-elle à temps que la langue est le véhicule de la culture? Ses parents le souhaitent, tout en comprenant les besoins.

Ce phénomène se comprend et est très courant. Plusieurs parents nous ont fait part des mêmes doléances. "Elle a sa vie, ses amies, l'école", comme le dit Marie-Josée. Loin, bien sûr, les préoccupations, à cet âge, de connaître une langue qui sert si peu souvent. Et puis, il y a un âge où on veut être comme nos amies. "L'ambiance fait que l'enfant parle une langue", explique Sylvio.

Pourquoi sont-ils revenus s'installer au Québec?

"La sécurité financière, la chance d'une carrière", dit-il. "Et puis, un enfant a plus de chance ici." "Au Brésil, ça prend beaucoup d'influence politique pour les bons emplois", enchaîne Marie-Josée.

Cela a été difficile, Marie-Josée, de vous adapter au Québec?

"Oui, très difficile au début. Au Brésil, il y a des classes. Une personne qui enseigne ne lave pas le plancher. Alors, pour moi, je baissais de classe ici, et pour Sylvio, je montais!

"Ici les maisons sont fermées. Là-bas, c'est tout ouvert et on parle à tout le monde. Et puis, je ne savais pas conduire, alors j'étais toujours à la maison. La communication était plus difficile parce que j'attendais que les gens viennent à moi."

Mais les gens ne viennent pas d'eux-mêmes, n'est-ce pas?

"Non, et ce n'est pas à eux de venir. C'est à chacun de faire les démarches. On ne peut pas rester fermés, on va être malheureux. Une fois par semaine, j'allais dans Loisirs-Amitiés. Par-

fois, je ne comprenais rien. Mais, je me disais, avec le temps, mon oreille vas s'y faire!

"Maintenant, je suis très active. Je fais partie de l'AFEAS, de la chorale, de la pastorale. Je m'occupe. J'ai fait mon certificat en théologie et j'aide d'autres à s'adapter, à se faire des amies, à partager. Et je prends soin d'un handicapé."

Même pour toi, Sylvio, après 12 ans au Brésil, revenir ici a dû tout de même être une réadaptation?

"Surtout dans les années que cela s'est passé. Je suis parti en '66. Quand je suis revenu, bien des choses avaient changé au Québec. Mon absence avait concordé avec une période de transformations sociales profondes. Je suis revenu après le Rapport Parent. Il y avait maintenant des CEGEP, des polyvalentes, des CLSC (où il a trouver du travail), tout ça, c'était nouveau pour moi."

"Aussi, j'ai retrouvé ici un encadrement. Là-bas, j'avais le champ libre et je conduisais des programmes d'action. Il a fallu que je me réadapte à cette réalité."

Merci à ce couple très agréable à connaître!

## TORONTO, CE N'EST PAS LE PEROU!

En 1974, **Presciliano Dextre** était étudiant à l'école des Beaux-Arts, à Lima. C'est là qu'il rencontrait Hélène, une jeune trifluvienne en voyage. L'amour ne reconnaissant pas les frontières des hommes, les tourtereaux joignaient leur destinée, pour le meilleur et pour le pire, à la suite de ce coup de foudre.

Ils vécurent au Pérou quatre années avant que la piqure du défi les poussent à aller voir dans l'autre Amérique, du côté de Toronto. Là, le couple devait exercer ses talents culinaires en ouvrant un restaurant de spécialités pérouviennes.

Le bonheur du cuistot des Andes devait être de courte durée. Le hasard a voulu que la clinique du docteur Morgenthaler s'installe tout près de leur restaurant. Hélas, les partisans de Pro-Vie ont réussi à étouffer la vie de l'établissement de Presciliano et Hélène. Ils ont dû fermer boutique avant d'avoir une dette trop importante. Ils n'avaient pas le "choix".

Ce mauvais départ a été suivi de leur déménagement chez nous. Ils ont plié bagage et sont venus ouvrir une boutique d'artisanat sud-américain, rue Notre-Dame, à Victoriaville. Presciliano, qui est dessinateur et artiste-peintre, met aussi ses talents au service de la population, en plus de faire profiter les membres du Comité d'Accueil de ses talents culinaires, à l'occasion.

---

<sup>9</sup>personne de Trois-Rivières

## UN POLONAIS ANGLOPHONE A HAM NORD

Jan Kisielewicz vient d'un petit village près de Sopot, dans le nord de la Pologne. Après ses études, il suivit un cours de cuisinier et s'engagea sur un grand bateau. Pendant dix ans, il pratiqua ce métier qui lui permettait de voyager à travers le monde tout en y gagnant sa croûte.

Un jour, c'est justement à cause de ce choix de vie qu'il réussirait à échapper à la SB (police secrète polonaise) et de refaire sa vie au Canada. Mais nous nous devançons.

Comment était la vie sur le bateau?

"C'était un bateau de pêche. L'équipage comptait une centaine de personnes. Nous partions pour de grandes périodes de temps, parfois jusqu'à 200 jours, ensuite nous avions droit à des vacances, de deux semaines à sept mois, dépendant combien de temps nous avions travaillé."

Qu'est-il arrivé pour vous décider à quitter cet emploi?

"Les choses se sont mises à se détériorer en Pologne. Quand le mouvement Solidarnosc (Solidarité) a été déclaré illégal par le gouvernement militaire, j'ai commencé à penser de partir. Je pense que cela s'est su parce qu'un jour, sur le bateau, j'ai téléphoné à ma mère et elle m'a dit que la SB me cherchait.

"Nous étions en route pour Terre-Neuve alors j'ai décidé de descendre là. Mais, avant d'arriver, il fallait que je fasse semblant de rien. Devant certains compagnons de travail j'ai fait semblant d'avoir décidé de descendre au Danemark lorsque le bateau retournerait à Gdansk, comme il devait faire. Comme ça, ils ne se doutaient de rien et j'ai pu descendre à Terre-Neuve comme les autres. Sauf que moi, je suis allé demander l'asile politique à l'ambassade canadienne."

Comment vous ont-ils reçu à l'ambassade?

"Ils posaient beaucoup de questions, des questions sur mon passé, sur l'armée. Mais enfin, ils m'ont accordé l'asile. Là, j'ai trouvé un emploi dans un petit restaurant. J'ai suivi un cours d'anglais avec d'autres immigrants. Puis après, j'ai su qu'il y avait du travail dans le grand Nord, à l'île de Baffin.

"Je suis monté là et j'ai travaillé à trois jobs à temps partiel. J'étais concierge, magasinier et barman - ça, j'ai pris ça pour perfectionner mon anglais. J'ai aussi travaillé avec des handicapés. J'ai bien aimé ce travail avec les handicapés. Il fallait être patient et avoir confiance que ces personnes-là soient capables de progresser beaucoup si on leur donne une chance. Avec moi, ils faisaient de grands progrès parce que je m'en occupais. La plupart des gens ne s'en occupent pas. Ils se contentent de voir à leurs besoins primaires et puis, c'est tout. Mais, si on leur donne un peu d'attention, ils peuvent progresser beaucoup."

Et comment êtes-vous arrivé à Ham Nord?

"Dans le Nord, j'ai connu une fille de Victoriaville et un jour elle en avait assez du Nord. Elle voulait revenir par ici.



**Exposition de peintures 1991.**



**Julien et Clarisse Eschenbrenner et les enfants.**



**Gia Phong Hua, Solange et les enfants.**



**Denise Côté.**

Je l'ai suivie. Elle travaille pour l'Hydro. Moi, je travaille chez Darveau. Nous faisons de l'équipement pour cabanes à sucre."

Vous avez appris l'anglais à Terre-Neuve. Mais ici, il n'y a pas beaucoup d'anglophones. Trouvez-vous ça difficile?

"J'ai de la misère à apprendre le français. J'ai suivi des cours mais je trouve cette langue difficile. Il y a des gens qui font des efforts pour parler avec moi mais la plupart n'essaient pas de parler anglais."



## UNE HISTOIRE D'AMOUR YUGO-QUEBECOISE

La journée a été longue pour **Miomir Matovich**. Huit longues heures après avoir quitté la Yougoslavie, son vol atterrissait à Toronto. Ensuite, il entamait son maigre avoir pour une carte routière, fallait encore eu recours à l'autobus, jusqu'à Drummondville; l'argent disparaissait vite. Ensuite, après quelques attentes, et quelques cafés qui grugeaient encore le porte-feuille, il réussit à poursuivre son trajet avec quelques bons samaritains.

Quel ne fut pas le choc! Matane semblait encore à l'autre bout du monde. Avec moins de 20\$ en poche, il devait se débrouiller. Bon, pour une dizaine de dollars, il pourrait faire Toronto-Ottawa. Après, il se servirait de son pouce.

Et voilà une partie du trajet de fait. Ensuite, Ottawa-Montréal "sur le pouce" s'est bien passé aussi. Mais là, en pleine ville, Miomir a encore eu recours à l'autobus, jusqu'à Drummondville; l'argent disparaissait vite. Ensuite, après quelques attentes, et quelques cafés qui grugeaient encore le porte-feuille, il réussit à poursuivre son trajet avec quelques bons samaritains.

Maintenant il est deux heures du matin et la dernière pancarte annonçait Matane. Matane, quel beau mot pour Miomir Matovich! C'est ici qu'il reverra enfin celle qui le fait rêver depuis le jour où son bateau a accosté ici il y a presque deux mois.

Mais, soudainement les choses se précipitent. Dans le rétroviseur le chauffeur aperçoit les phares clignotants de la Sureté du Québec. "Ah non, tab...", s'écrie ce bon vivant avec qui Miomir a prit, il faut dire, quelques verres durant le long trajet, question de combattre la fatigue, bien sûr.

La peur soudaine de "souffler la baloune" fait fuir l'individu et voilà notre jeune Yougoslave fraîchement arrivé au pays et ne parlant absolument pas le français, seul à expliquer ces comportements pour le moins louches.

"Vos papiers", intime le policier. Il existe de ces demandes policières qui semblent être universelles. Montrer son identité vient sans doute en tête de liste. Miomir s'exécute mais ne peut guère aller plus loin dans ses explications, faute de mots.

Mais, attendez, monsieur l'agent. Je connais quelqu'un qui parle votre langue. Miomir sort un papier de sa poche. Raymonde Gauthier, y lit-on, suivie de l'adresse de ses parents à Matane. Ils pourront tirer toute cette histoire au clair et me sortir de ce pétrin. On monte dans la voiture de police et dans quelques minutes on frappe à la porte des Gauthier, qui sont à pareille heure, il va sans dire, profondément endormis.

C'est madame Gauthier qui vient répondre à la porte. "*Bonsoir, madame Gauthier, connaissez-vous cet homme?*", demande le policier en pointant à un Miomir Matovich très mal à l'aise d'arriver dans de telles circonstances.

Après le choc initial de cette visite inattendue, la bonne dame comprit que "*Oui, ma fille nous a parlé dernièrement d'un marin yougoslave qu'elle a rencontré, qu'est-ce qui se passe?*"

Le policier lui relata les circonstances de sa présence avec lui à cette heure tardive et madame Gauthier comprit que son futur

gendre achevait l'incroyable odyssée de la Yougoslavie à Matane, en passant par Toronto, une journée bien remplie!

L'homme de loi, satisfait de voir qu'il n'y avait pas motif à arrestation ou détention, demanda tout bonnement, "Qu'est-ce que je fais avec lui? Le gardez-vous?"

"Écoutez, après le voyage qu'il a fait là, on va le garder!", répond-elle. Si on a des problèmes, on vous le retournera!"

### La route de Sarajevo à Matane

Mais, comment cette histoire abracadabrante a-t-elle commencée et qui est ce jeune marin téméraire qui vient nous prouver encore une fois que l'amour ne connaît pas de frontières?

Miomir a vu le jour dans la très belle région de Sarajevo, dans la Bosnie-Herzégovine, ville mieux connue de nous pour les Jeux Olympiques d'hiver de 1984, événement qui a aidé à faire oublier l'ancienne image que représentait Sarajevo, celle de l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand et qui a déclenché la première Guerre mondiale.

Après une enfance sans histoire, Miomir est allé décrocher un diplôme en cuisine et a trouvé un emploi de chef-cuisinier sur un bateau. Il faisait ainsi d'une pierre deux coups - pratiquer un métier qu'il aimait et voir le monde. Il était loin de savoir jusqu'à quel point ce choix de carrière allait changer sa vie.

Et, comme Ulysse, Miomir vogua de rivage en rivage et il vit le monde. Bien qu'heureux dans son métier, avec le temps il est devenu rassasié des voyages et plus sélectif dans ses choix de trajets. C'est à ce stage de sa vie qu'un beau jour son bateau accosta dans le port de Matane.

En septembre 1981, une rencontre fortuite dans un café de Matane allait le marquer. Il fit la connaissance de Raymonde et ce fut le coup de foudre.

Mais, vous ne parliez pas français et Raymonde ne parlait surement pas serbo-croate, avons-nous noté.

"On se comprenait quand même", affirme-t-il en ajoutant que "parfois on parle la même langue et on ne se comprend pas." Qui le saurait mieux qu'un Yougoslave?

Lorsque le bateau leva l'ancre, le destin des deux amoureux était scellé. Miomir retourna au boulot mais le cœur n'y était plus. De retour en Yougoslavie, il apprend que le prochain voyage est cédulé pour le Nigéria. Non, il n'irait pas au Nigéria - désormais, il n'y a plus de Nigéria, il n'y a même plus de Yougoslavie. Tout cela, ce ne sont que des noms sur une carte. Il faut retourner au Canada. Désormais, voilà la seule réalité.

Il demande des vacances et sans consulter un atlas, achète son billet d'avion. Un vol sur Toronto? Parfait. Cela ne doit pas être si loin de Matane. Ce n'est que trop tard qu'il constatera comme tant d'autres l'immensité du Canada.

Et c'est ainsi que Miomir Matovich s'était retrouvé cette nuit-là chez les Gauthier à Matane, un seul \$ dans les poches et mort de fatigue mais heureux comme un roi!

Il était attachant, ce gosse, et la famille l'a vite adopté et lui a donné des leçons de français. L'effort qu'il mettait à l'apprendre rapidement pour pouvoir converser avec eux le rendait encore plus sympathique.

Il est resté trois semaines dans la famille. Hélas, les vacances ne sont jamais éternelles et après ces trois belles semaines, il fallait bien retourner au pays et au travail...ou prendre une grande décision!

*Avez-vous fait une demande d'immigration?*

"Non, il a fait une demande en mariage!", répliqua aussitôt Raymonde. L'autre demande suivra de près.

Après les "au revoir" chargés d'émotion, Miomir a repris ses esprits et est retourné travailler quelques mois afin de gagner assez de dinars<sup>10</sup> pour pouvoir jeter l'ancre une dernière fois et revenir épouser celle qui l'a fait chavirer. C'était en 1983.

### **Vers les Bois-Francs**

Le travail à Matane est devenu rare et comme tout bon marin, Miomir ne fait pas de racines facilement. Avec l'accord hésitant de Raymonde, qui n'a pas vraiment l'âme de marin, le couple partit à la recherche d'emploi, ce qui les amena dans un abattoir près de Drummondville. Les conditions de travail étaient acceptables mais avant longtemps, l'abattoir ferma et les employés qui le désiraient étaient relocalisés à Princeville où les Matovich sont toujours.

*Comment sont les conditions de travail à cet endroit?*

"Il y a bien du travail", dit-il, "et nous sommes bien payés. Nous faisons de 3000 à 3200 porcs par jour! La compagnie a d'autres abattoirs ailleurs dans la province et a 80% du marché du porc au Québec. Ils exportent 40% de la viande, surtout au Japon et aux Etats-Unis mais aussi dans bien d'autres pays.

Comment aime-t-il la vie ici? Miomir aime la vie ici mais il trouve que nous sommes surtaxés. Raymonde prend plaisir à le taquiner à ce sujet car elle affirme que c'est son sujet de discussion préféré.

Sommes-nous surtaxés? Chose certaine, il ne doit pas souvent trouver quelqu'un qui n'est pas de cet avis! Pour notre part, nous manquons aussi d'arguments pour le contredire à ce sujet!

---

<sup>10</sup>Unité monétaire de la Yougoslavie

## DE LA SAAR A LA SARRE

**Théo Busch** demeure dans le rang de la Montagne, entre Sts Martyrs et St-Adrien. Il y a bientôt cinq ans, après avoir roulé sa bosse de l'Allemagne à l'Abitibi à la ville de Québec, il s'est installé dans ce coin de paradis avec son amie, Marie-Josée, et aujourd'hui, la petite Charlotte est venue compléter leur bonheur. Théo est Québécois depuis 1976. Il est musicien et fait de l'import-export dans le disque.

Il ne faut surtout pas lui demander "Pourquoi es-tu venu ici?" car il répondra que, malgré que ce soit la question habituelle, semble-t-il, il faut plutôt demander, avant tout, "Pourquoi es-tu parti de ton pays?". En effet, avant d'immigrer, l'on prend la décision d'émigrer. Ah, la logique allemande!

Théo est un enfant de la Saar, cette région houillère - pays du charbon et de la grosse industrie. A sa naissance, on le nomme Theodor, en l'honneur de l'oncle qui vient d'être libéré des camps sibériens où il était "pensionnaire" des Russes depuis la guerre.

De cette terrible guerre, nous ne parlerons pas. Chez les Busch, comme dans bien des foyers allemands d'après-guerre, c'était un sujet tabou, beaucoup trop de mauvais souvenirs.

Le jeune Théo était un enfant précoce. Depuis toujours intéressé à la musique, il étudiait le violon et produisait son premier disque à l'âge de 17 ans.

Mais, il avait aussi d'autres préoccupations, même à ce jeune âge. Il songeait déjà à aller voir ce qui se passait ailleurs, surtout en Amérique. Son premier choix était les Etats-Unis mais le visa tardait un peu trop, alors son choix bifurqua sur le voisin au nord de l'oncle Sam.

### On part pour l'Abitibi

A Montréal, il connaît une seule personne, une fille violoniste. Parle, parle, jase, jase et d'une chose à l'autre, la copine lui présente son voisin de palier.

"Tu fais de la musique? Tu joues du violon? J'ai justement besoin d'un autre musicien pour mon groupe. Demain, on part pour l'Abitibi!"

Et Théo part pour l'Abitibi. Il y reste quatre ans, apprend le français de la rue - ou plutôt des clubs - avec Richard Desjardins et son groupe, "Abbitibi" pendant que Richard chante "J'm'en va apprendre l'angla, j'va l'apprendre pour le vra." Comme quoi le hasard fait bien les choses!

Il gagne toujours sa vie dans le domaine musical, bien qu'il le fasse plus souvent d'une façon indirecte aujourd'hui. Theoc s'est parti une compagnie de disques import-export et se spécialise dans des oeuvres rares, méconnues et difficiles à localiser. Il a du plaisir à retrouver les oeuvres perdues ou même inconnues des grands musiciens, allemands et autres.

## L'ARTISTE ET LA GUERRE CIVILE

En 1992, une tentative de paix vient d'être signée au Salvador entre les dirigeants du pays et les éléments révolutionnaires. La guerre civile fait rage dans ce pays depuis déjà une douzaine d'années. Les chiffres officiels dénombrent 70 000 victimes. Tout le monde sait que les chiffres réels sont plus près du double de cet estimé et, comme dans toutes les guerres du genre, les victimes sont majoritairement des innocents qui n'avaient rien à voir, ni de près ni de loin avec cette sale guerre.

Si les massacres, les tortures et les assassinats sont réellement finis, le peuple pourra enfin reconstruire le pays et mettre le passé derrière lui. Il y en a qui craignent plutôt une période de vengeance, de règlements de comptes. Après tant d'années de fuite et de vie pénible dans les montagnes, l'heure est-elle sonnée de descendre de sa cachette et de faire payer les responsables de ces années de misère?

**Ricardo Zepeda** a quitté son pays enchanteur d'Amérique centrale il y a déjà trop longtemps. Malgré cela et malgré la signature d'un armistice, il craint le retour et ne songe aucunement à y retourner dans le futur immédiat. N'a-t-il pas un frère dont il est sans nouvelles depuis neuf ans? La prudence lui conseille d'attendre encore et d'espérer un retour à la normale.

### Artiste-peintre

Ses armes à lui sont le pinceau d'artiste et la guitare. En 1979, il s'installait à Bogota (Colombie) et l'année suivante au Costa Rica pour une autre année, vivant de son art. De retour au Salvador, il fut rapidement convaincu que la situation dans son pays ne s'était guère améliorée. Le frère d'un de ses grands amis avait été retrouvé assassiné. Après un seul mois au pays, il repartait, un 25 décembre, pour le Guatemala.

Mal lui en pris d'avoir choisi ce pays à ce moment précis. Le Guatemala a connu ses années les plus difficiles en 1980-81, avec ses propres problèmes politiques et les mêmes combats et répressions. Le pays était submergé d'immigrants illégaux et le harcèlement de la part de la police était constant. Les plaques salvadoriennes sur la voiture étaient une invitation aux fouilles en règle. Tout immigrant était un guerillero suspect.

*"C'était devenu invivable. Après un an, je suis monté au Mexique, où j'ai vécu trois ans. Mais, là aussi, ça allait de plus en plus mal. L'immigration refusait de donner des permis de séjour pour plus de trois mois. Comme je vivais de mon art et en faisant de la musique, la police pensait que j'étais un trafiquant ou que je faisais de la conscientisation.*

*"J'ai été obligé de me cacher. Mes copains se faisaient arrêter parce que la police me cherchait alors un jour je suis allé voir le Haut Commissaire des Etats-Unis. Il m'a fait reconnaître comme réfugié alors je pouvais, en théorie, rester au Mexique mais pour les policiers, c'était rien, ces papiers. Ils nous cher-*

chaient partout. Plusieurs de mes amis étaient jetés en prison pour que je me présente.

"Enfin, j'ai trouvé un avocat qui s'occupait de réfugiés et de prisonniers politiques - d'organisations comme Amnistie Internationale - une bonne personne qui m'a beaucoup aidé. Il a contacté l'Ambassade canadienne qui venait justement d'ouvrir un programme pour réfugiés."

Le Canada, cela t'intéressait?

"Oui. J'avais connu une fille de Québec, une gaspésienne, qui avait reçu une bourse dans la restauration au Mexique. Elle m'avait dit, "si jamais tu viens à Québec, t'as une amie". Je suis allé à Québec et j'ai demeuré là presque cinq ans."

Tu pouvais vivre de ta peinture à Québec?

"Oui, la peinture et la musique. J'étais parti du Mexique avec un grand ami qui est écrivain et peintre. Nous donnions des récitals et nous faisons des expositions. A Québec, nous avons fait d'autres amis Salvadoriens et avec ce groupe, nous avons tout un orchestre! On jouait partout. Au début, les groupes de Solidarité de toutes sortes nous demandaient. Cela a été une très belle expérience."

Puis, tu a quitté Québec et ce milieu de musiciens?

"C'était dur, on vivait presque la nuit. Les musiciens, ça fête tout le temps! On finissait tard et..."

On prenait un verre?

"C'est ça! Et moi, j'ai trop de passion pour la peinture. A la longue, on finit par perdre la stimulation, ça devient répétitif. Je suis parti pour Montréal. Là, ma copine enseigne à des immigrants. J'ai essayé de vivre de la peinture mais, à Montréal, tout est cher - les galeries, les salles, les ateliers. Souvent, il faut louer la salle, faire encadrer. C'est très, très cher."

"En septembre 1991, j'ai cherché une place à la campagne pour respirer. Je n'avais plus d'inspiration à Montréal. Ici, c'est fantastique. Je passe mon premier hiver à la campagne et je trouve ça tellement beau. Je prends de grandes marches et je fais de la peinture. C'est stimulant ici."

Et puis, j'ai des ami(e)s dans la région. Nous faisons de la musique ensemble et je leur montre l'espagnol. Nous avons composé quelques morceaux ensemble. Après, on se fait une grande bouffe salvadorienne!

Et la famille au Salvador, tu as des contacts réguliers?

"Je téléphone là-bas tous les mois. J'ai mon père et trois frères. Ma mère est décédée il y a longtemps. Un de mes frères est ingénieur de son. Il a son propre studio d'enregistrement. Un autre est technicien en électronique et le troisième est disparu depuis neuf ans."

Ricardo a eu la chance de participer à quelques expositions depuis qu'il est dans la région. Il commence à se faire connaître et son art, qui démontre une grande sensibilité alliée à une versatilité étonnante, ne pourra que le faire remarquer et reconnaître comme un des grands. Il est toute une acquisition pour nous!

## L'IMMIGRATION A TRAVERS LES YEUX DE L'ENFANT

Les soeurs Petculescu, Ana Maria et Alina, malgré leur jeune âge, ont connu deux déracinements. Elles sont nées à Bucarest, capitale de la Roumanie, durant l'époque répressive du tyran Ceausescu qui régnait déjà en roi et maître.<sup>11</sup>

De cette époque, les filles ont peu de souvenirs car elles étaient fillettes lorsque leur père, Mihai, crût bon d'aller se faire oublier par le régime, en Algérie, sur un projet gouvernemental. La famille a passé ainsi six ans à Alger en espérant voir la situation changer en Roumanie. Il est devenu évident que ceci ne se produisait pas et c'est à ce stade qu'on a songé à quitter à la fois l'Algérie et le pays natal pour de bon.

Un caucus de famille fut tenu et on vota sur un choix de pays. Le Canada et plus précisément le Québec, fut choisi pour deux raisons principales: la langue française, que toute la famille parlait déjà, et la situation géographique, c'est-à-dire que c'était loin de l'Europe et des troubles.

Maintenant, laissons la parole à Ana Maria qui nous a fait part de ses impressions.

"Pour moi c'était normal de partir. Quand on décide de partir, c'est parce que ça va être mieux. Et comme je suis curieuse de nature, j'aimais ça, tout était nouveau, on avait plein de choses à raconter en revenant de l'école!

Je n'ai pas beaucoup de souvenirs de Bucarest. Je me souviens de la maison de ma grand'mère, des choses comme ça, mais j'étais jeune. Mes souvenirs d'enfance sont plus de l'Algérie que j'ai quitté à l'âge de 13 ans.

Avant de partir, c'était l'année des Jeux Olympiques et nous avions décidé d'émigrer au Canada. Je me souviens qu'on prenait pour le Canada dans tout les jeux. Quand le Canada allait chercher une médaille, c'était la foire! Et cette année-là, l'URSS avait boycotté les Jeux; alors c'était bon pour le Canada!"

Et l'intégration à l'école?

"On ne se sentait pas différentes. Des fois, j'entends parler la génération avant nous et je crois que l'attitude des 50 ans et plus est différente de celle des jeunes. Ma soeur et moi, nous étions acceptées comme toutes les autres. Si une copine nous présentait à quelqu'un, nous étions tout de suite acceptées parce que nous étions une copine."

"Tu casses ton français!"

Les demoiselles Petculescu ont appris un français correct, avec l'accent de la France tel qu'enseigné à Alger. Ana Maria a trouvé cocasse de se faire dire un jour par un élève Québécois qu'elle "cassait son français"!

<sup>11</sup>Ce dernier sera passé par les armes le jour de Noël 1989.



Centre de documentation  
Du lundi au vendredi  
de 9h00 à 17h00

## **Rallye Tiers-Monde Bois-Francs Inc.**

Organisme d'éducation à la solidarité  
et au développement international

59, MONFETTE #214  
VICTORIAVILLE, Qc G6P 1J8

Tél.: (819) 758-9928  
Fax: (819) 758-8270



Son goût pour la littérature lui a valu une médaille d'or dans un concours lancé par la Chambre de Commerce de Sherbrooke. Quelle ne fut pas sa surprise de recevoir une lettre et ensuite un coup de téléphone du Ministre lui-même pour la féliciter. Monsieur Charest voulait connaître cette personne au nom à consonnance étrangère qui avait remporté ce prix. Il voyait chez elle un exemple à suivre.

Elle a participé à un échange d'étudiants à l'âge de 14 ans. Elle a eu le bonheur de demeurer dans une famille anglophone en Ontario et, comme il se doit, la jeune ontarienne est venue lui rendre la pareille chez elle.

"C'est un moyen de connaître des gens", dit-elle en ajoutant qu'elle a bien aimé l'expérience. Ana Maria devait évidemment faire tous ses travaux en anglais. Une des professeurs était un peu sévère dans ses corrections. Devant une note particulièrement basse, la jeune élève demanda à l'enseignante si elle pouvait aller en Chine et faire un projet en chinois!

Les étudiants ontariens sont-ils différents des nôtres?

"Ils sont plus consciencieux en Ontario. Et puis, le système n'est pas pareil. Là-bas, la présentation orale est courante."

Et cette immersion totale en anglais, comment c'était?

"Un jour, c'en était trop! Une copine francophone et moi, nous sommes allées voir la directrice et lui avons dit: nous prenons un congé d'anglais! Et là, nous avons pris un congé d'études et nous sommes allées nous promener, magasiner, et tout, et nous avons parlé français toute la journée, ce que nous n'avions pas le droit de faire d'habitude."

Aujourd'hui, Ana Maria étudie le droit à l'Université Laval et sa soeur, Alina, est en médecine dentaire au même endroit.

**L'ECOLE COMME MOYEN D'INTEGRATION DANS LES BOIS-FRANCS  
(point de vue d'Eric Thibault)<sup>12</sup>**

"L'intégration sociale des communautés ethnoculturelles se fait le plus souvent dans le cadre scolaire. Nous avons au moins deux choix dans cette démarche - soit de les assimiler (le "melting pot") ou de les intégrer.

Je crois que l'assimilation était une pratique plus courante à la fin des années '60 et au début des années '70, au moment où j'affrontais pour la première fois l'école primaire, à Victoriaville. L'ignorance du système scolaire de l'époque face à une nouvelle immigration, ne peut être blâmée, surtout dans une région rurale où ce phénomène n'est pas très courant. L'arrivée d'immigrants Vietnamiens ou Cambodgiens dans les années '70 a ouvert le système scolaire à une toute autre réalité.

Le portrait de la société a changé rapidement. L'assimilation a fait place à la curiosité et à l'ouverture d'esprit. On devait parler par la suite d'intégration et d'adaptation. L'adaptation s'est faite dans les deux sens, pour le bien de toute la communauté des Bois-Francis (société d'accueil ↔ groupes ethnoculturels).

Bien sûr, comme immigrant francophone j'ai moi aussi profité de cette ouverture d'esprit. Avant, j'étais un petit garçon avec un drôle d'accent français, à la peau blanche et au nom à consonance très québécoise. Après, on me reconnaissait une culture différente. A Victoriaville et dans toute la région des Bois-Francis, l'école a beaucoup changé. Elle se définit aujourd'hui comme un lieu ouvert. Elle fait appel au pluralisme en tant que mode de pensée qui considère la diversité comme une valeur.

Aujourd'hui, je me sens québécois à part entière. J'ai fait mes études primaires, secondaires et collégiales à Victoriaville. J'ai évolué avec le système scolaire d'ici, j'ai acquis la culture d'ici. Rien n'est plus normal puisque l'école se veut le reflet de la société québécoise et l'outil privilégié pour la promotion de la culture québécoise. Bien sûr, j'ai une culture un peu différente basée sur des expériences familiales et personnelles, sur des valeurs qui ont mûri à partir de ces expériences. Toutefois, c'est le cas de chacun d'entre nous. Nous sommes tous différents, même regroupés dans une société et une culture communes."

---

<sup>12</sup>Arrivé de la France à l'âge pré-scolaire

## JE SUIS A TOI, ARGENTINE

Martin et Ilia Montes n'ont jamais eu l'intention de quitter leur beau pays. Ils souhaitaient seulement quitter la grande capitale pour une plus petite ville. Si Buenos Aires, avec ses 10 millions d'habitants, a les qualités des grandes villes du monde, elle en a aussi les défauts. Le trajet pour se rendre au travail semblait s'allonger ces derniers temps pour le jeune couple.

Mais, pour l'instant, à l'été '90, les Montes n'ont qu'une préoccupation majeure - le Championnat Mondial de Tae Kwon Do qui aura lieu non pas dans une petite ville argentine où il ferait bon vivre mais dans une grande ville dans l'autre Amérique - Montréal. Ils sont loin de se douter que leur séjour se prolongera.

Le 16 août 1990 à Montréal, ils représentent l'Argentine aux championnats et se débrouillent fort bien. Martin décroche un 3e prix, Ilia un 2e en combat et un 3e en forme. Le président de l'Association québécoise de Tae Kwon Do est visiblement impressionné. Il les approche et les invite à Québec pour discuter de possibilités d'emploi. Cette invitation inattendue est tentante.

Quel drôle de pays! Ils viennent d'arriver et déjà deux choses vraiment étonnantes se sont produites car avant cet offre d'emploi, il y a eu une rencontre inoubliable sur le vol Toronto-Montréal, dernière étape du long vol de Buenos Aires.

Le 3e siège de leur rangée était occupé par une dame de Québec. Ilia, tout comme la dame, parle l'anglais comme seconde langue alors les deux ont eu le temps d'entretenir une conversation amicale durant le trajet de 45 minutes. La dame a expliqué que son mari et elle avaient un commerce à Québec mais qu'ils projetaient s'établir à Montréal prochainement, même que la maison était déjà achetée. "Avant que l'avion atterrisse à Dorval, nous avions la clé de sa maison à Montréal", dit Ilia, qui n'en revient pas encore.

Et maintenant, un autre inconnu leur offre un emploi et en plus il se débrouille en espagnol. Et ce ne sera pas la fin des surprises. Les Argentins auront toute une série de preuves qu'il existe encore des gens qui savent donner. Ilia affirme qu'encore aujourd'hui, il lui arrive de se demander si elle n'est pas sur le point de se réveiller d'un rêve incroyable.

### A Victoriaville

A Québec, les Montes se font dire que la province manque de professeurs de Tae Kwon Do et que, dans le moment, le meilleur territoire pour eux serait Victoriaville, dans les Bois-Francs. Le président leur refile le nom du responsable de la région. Nous sommes un vendredi - le lundi suivant ils sont au travail! "C'était le premier cours de Tae Kwon Do que je donnais en silence!", affirme Martin, qui ne parlait pas un mot de français. E le transport, le logement, la bouffe? Comment se débrouillent-ils car ils ne sont pas venus ici avec un magot? Encore une fois, c'est de grand coeur que leurs nouvelles connaissances s'occupent

de ces "détails". Le mari de la dame sur l'avion les reconduit à Victoriaville sans rien demander et une fois rendus ici, le responsable du Tae Kwon Do les prend sous son aile.

Il les loge chez lui et remplit le réfrigérateur, organise des cours pour eux, leur fait visiter des appartements. Il les gardera le temps qu'ils voudront, leur donnant une chance de commencer à gagner un peu d'argent avant de tomber seuls. "Et sans jamais rien demander pour tout ça", s'exclame-t-ils.

Dans quatre mois, Martin et Ilia ont eu le temps d'être séduits par le Québec. Hélas, leur visa de séjour est sur le point d'expirer. Des démarches sont faites pour tenter d'obtenir une prolongation mais, rien à faire, la loi est formelle et doit être appliquée sans favoritisme. Ils devront retourner en Argentine et faire une nouvelle demande. En février 1991, les Montes vont attendre leurs visas à Buenos Aires.

Pendant les six mois d'attente, ils ne chôment pas. Faudra renflouer la caisse, le billet d'avion est cher et les cours de Tae Kwon Do n'ont quand même pas été à plein temps alors, bien que l'expérience ait été assez agréable pour vouloir retourner, cela n'a pas été le Klondike. Aussi, on en profite pour raconter toutes ces aventures à la parenté, aux ami(e)s.

En août 1991, c'est le retour à Victoriaville, changement salutaire d'avec le grand Buenos Aires. Ici, les problèmes de stress sont relativement rares, le trajet foyer-travail peut prendre jusqu'à 15 minutes les vendredis et les débrouillards peuvent encore trouver du travail.

Lors de notre rencontre avec les Montes, les deux parlaient un français très acceptable. Ils avaient suivi des cours et trouvaient la langue assez facile à apprendre.

*"On ne peut pas vivre longtemps ici en anglais", dit Martin, "et une langue d'origine latine est plus facile à apprendre pour nous."*

Chose intéressante, ils ont connu des Argentins vivant à Montréal depuis huit ans. *"Ils parlent moins le français que nous deux",* affirme Ilia. La raison est fort simple: leurs nombreuses connaissances de langue espagnole leur permet de vivre dans leur langue à un degré qui n'est pas possible dans une petite ville.

Après sept mois (en deux coups) au Québec, ont-ils des regrets? Le Tae Kwon Do les amène partout dans la province et même en dehors. Il y a des tournois à toutes les deux semaines alors ils connaissent des gens du métier un peu partout. Ce côté-là est très intéressant pour eux.

*"Je connais tout le monde dans le Tae Kwon Do au Québec, même au Canada",* affirme Martin.

Le côté négatif de leur situation est qu'ils n'arrivent pas à enseigner cet art martial à plein temps aussi, la rémunération est parfois un peu mince, admettent-ils sans vouloir se plaindre. Ils espèrent maintenant obtenir un permis de travail qui ne les limitera pas dans un seul domaine. Ils aimeraient rester ici mais à condition qu'ils puissent gagner suffisamment d'argent.

*"Je ne veux pas rester avec un job que je n'aime pas", dit Ilia, "je veux rester pour connaître ce qu'est vivre dans un autre pays."*

Leurs familles sont-elles venu les visiter si loin? Ilia répond: "Sa mère à lui travaille pour venir nous voir. J'ai dit à mon père que je paierais son billet s'il venait. Il a répondu oui, donne-moi un billet mais...pour l'Espagne!" Il n'est pas attiré vers le Nord!

Et quel a été l'attitude des parents envers cette émigration? Le père d'Ilia, comme bien des Argentins présentement, semble-t-il, blâme le gouvernement de ne rien faire pour les jeunes alors il ne faut pas être surpris de tant de départs. Beaucoup d'Argentins émigrent vers les Etats-Unis, le Canada et l'Australie. Martin nous affirme que les bureaux d'émigration sont toujours remplis.

Conseilleraient-ils aux amis argentins d'immigrer ici?

Ilia - "Ce qui est très important est la relation avec la personne. Si on n'est pas bien avec les personnes, on ne peut pas rester."

Martin - "Faut essayer mais ce n'est pas pour tout le monde. Ici tout est différent: la télé en français, pas de soccer, tout. Chez nous, la maison est toujours pleine de monde. Les gens se voient avant et après le travail. Ici, beaucoup moins souvent."

Les Montes seront-ils avec nous encore longtemps? Ils aiment bien les gens et la région, n'ont pas connu de problèmes majeurs, ont connu toutes sortes de bonnes gens et, à leur grande surprise, un bon nombre qui parlent l'espagnol, dont une dans les allées du Steinberg! En fin de compte, tout dépendra des possibilités d'emploi. N'est-ce pas là la réponse à la politique d'immigration?

## LA CSN ET L'IMMIGRATION

"Nous n'avons pas grand chose dans les filières. C'est sûrement parce qu'il n'y a pas de problèmes!"

**Michel Lacasse** est président du Conseil Central des Bois-Francis (CSN). Il a beau chercher dans les dossiers, il ne trouve rien de pertinent concernant quelque problème syndical que ce soit concernant les immigrants.

"Il faut dire que nous n'avons pas vraiment beaucoup d'immigrants dans la région. S'il n'y a que 1% d'immigrants dans la population, il doit y avoir seulement 1% de cas d'arbitrage les concernant."

Sur la politique de régionalisation de l'immigration, **Denis Champagne**, son confrère et ex-président du même organisme, ajoute "qu'on n'attireras pas les gens si on n'a rien à leur offrir. L'économie est en chute."

Les syndicalistes sont tout à fait réalistes. Monsieur Champagne affirme que "nous n'avons pas beaucoup de problèmes avec les immigrants, mais c'est peut-être parce qu'il n'y en a pas beaucoup. Je ne suis pas sûr que cela serait pareil s'il y en avait plus. Nous ne sommes pas plus fins que les autres."

Son collègue nous a offert une copie des résolutions "pour un Québec pluriethnique et français", adoptées par la CSN en 1990. Nous les publions *in extenso* car elles démontre une ouverture encourageante pour les immigrants.



*Société de  
Généalogie de  
Drummondville*

545, rue des Écoles  
DRUMMONDVILLE, QC J2B 1J6

PROPOSITIONS ADOPTÉES PAR LE 55<sup>e</sup> CONGRES DE LA CSN

TENU A MONTREAL DU 5 AU 11 MAI 1990

POUR UN QUEBEC PLURIETHNIQUE ET FRANCAIS

**Résolution 81**

*Documents de référence:*

*Rapport du Comité exécutif: Propositions, page 57*

*Rapport des Comités pré-congrès, page 16*

- 2.9 Favoriser l'intégration des communautés culturelles à la société québécoise, lutter contre le racisme et la xénophobie, négocier dans nos lieux de travail des programmes d'accès à l'emploi.

**Résolution 82**

*Documents de référence:*

*Rapport du Comité exécutif: Propositions, page 57*

*Rapport des Comités pré-congrès, page 16*

- 2.10 Déployer des méthodes et des efforts appropriés pour syndiquer et accueillir de nouveaux membres faisant partie des communautés culturelles, des peuples autochtones et des minorités visibles, où se recrute une proportion importante des travailleuses et des travailleurs occupant les emplois les plus défavorisés, et qui ont un urgent besoin de se syndiquer pour connaître et faire valoir leurs droits.

**Résolution 84**

*Documents de référence:*

*Rapport du Comité exécutif: Propositions, page 57*

*Rapport des Comités pré-congrès, page 16*

- 2.11 Favoriser l'expression des membres des communautés culturelles de même que leur intégration et leur accès aux postes de responsabilités dans nos syndicats et dans nos structures.

À cet effet, la CSN doit se doter d'un programme de recrutement des travailleuses et travailleurs issus de minorités culturelles, des peuples autochtones et des minorités visibles, étant entendu que le sens de ce programme de recrutement signifie entre autres la mise en place d'un programme d'accès à l'égalité pour l'embauche de personnes salariées à la CSN.

## LE PORTUGAIS DU RESTAURANT VICTORIA

"J'aime l'aventure - découvrir le monde, les idées, les méthodes de travail, le climat, les gratte-ciels." Celui qui affiche ainsi son leitmotiv de vie est José Santos, le propriétaire, depuis 1990, du restaurant Victoria, à Victoriaville. Le Victoria, après avoir toujours appartenu à des Grecs, est passé à ce Portugais qui veut maintenir la bonne réputation de l'établissement.

"Mon père travaillait pour le chemin de fer et avait une terre où nous avions des vignes, des olives et des agrumes. Je suis allé à l'école seulement quatre ans. A l'âge de 11 ans, j'ai commencé à travailler dans l'hôtellerie. Après, j'ai fait mon service militaire en Angola, 48 mois et 3 semaines d'armée obligatoire. Puis après, je suis allé en France où j'ai travaillé pour les PTT de '64 à '66. J'ai appris le français comme facteur et j'ai aussi appris l'espagnol en France."

Pardon? Vous avez bien dit l'espagnol?

"Oui, j'ai appris l'espagnol en France! Il y avait beaucoup d'Espagnols et j'ai appris la langue avec eux."

Et de la France, vous êtes venus ici?

"Le Portugal est un petit pays et, avant 1974 (la révolution des jonquilles), c'était un pays pauvre. Beaucoup de gens devaient partir. J'ai une soeur qui est couturière et un frère qui travaille chez Renault en France. C'est Dieu qui nous guide; nos parents nous encourageaient. Ils voulaient qu'on améliore notre sort. Chacun a son destin."

"A Montréal, j'ai été chauffeur privé pour Greenberg pendant quatre ans. J'ai été 12 ans au Ritz Carlton, 3 ans dans un restaurant italien et 12 ans au Reine Elisabeth. Avant d'acheter le Victoria, j'avais un restaurant à St-Hyacinthe."

Comment avez-vous trouvé les Québécois?

"Ils sont très accueillants, très honnêtes, très bons. Ils sont des gens qui ont du coeur. J'aime causer avec les gens de l'âge d'or et avec les enfants. Les vieilles personnes ont un passé et les enfants ont un avenir. Les enfants me disent tous bonjour en passant devant le restaurant. Tous les enfants me connaissent. J'en reçois une cinquantaine ici le midi. Ce n'est pas payant mais ça me fait plaisir!"

Avez-vous des enfants?

"J'ai une fille au CEGEP, à Montréal, et ma femme travaille depuis 18 ans à l'Hôpital Général Juif. Elle est technicienne dentaire. C'est pour ça qu'elle hésite à partir de Montréal. Pour le moment, je passe du temps dans les deux villes. Après, on verra!"



## LE COMITE D'ACCUEIL INTERNATIONAL DES BOIS-FRANCS

En 1971, Jim Aubut est directeur à la Commission d'Emploi et d'Immigration (aujourd'hui le Centre d'Emploi du Canada). Quand il sera approché au sujet de la formation d'un comité d'accueil, il n'aura pas besoin qu'on lui fasse un dessin pour se laisser convaincre de sa nécessité. Dans un vidéo sur le CAI produit en 1987 par la Télévision Communautaire des Bois-Francis, il raconte une anecdote qui en dit long sur le phénomène.

Un jour, un homme se présente à son bureau. Il ne parle ni français ni anglais. Même avec le langage universel des signes et la meilleure volonté au monde, personne ne réussit à comprendre ce qu'il veut. En désespoir de cause, Jim monte dans sa voiture et se rend avec lui (un allemand, apprendra-t-il) à Drummondville, à 50 km, afin de trouver un interprète. Cette aventure le fait réfléchir sur la situation des étrangers qui arrivent dans la région.

A la même époque, Simone Hamel est conseillère en main d'oeuvre au Centre d'Emploi du Canada, à Victoriaville. Elle reçoit beaucoup de gens. Un jour, le réceptionniste lui présente sur un bout de papier le nom d'un monsieur, tout en soulignant qu'il ne parle pas un mot de français.

La surprise fut grande; le monsieur en question était un Français qui s'exprimait dans un français impeccable. Il parlait tellement bien que personne ne l'avait compris!

Le germe de la fondation du Comité a été semé un soir, en 1970, à Trois-Rivières à une réception des Femmes de Carrière. Marguerite Desharnais, une missionnaire laïque active dans le Comité d'Accueil aux Néo-canadiens à cet endroit, croyait fermement que toutes les villes moyennes devraient se doter d'un tel comité. Or, aussi à cette réception, Simone Hamel est approchée par Mlle Desharnais avec sa "mission". Elle l'écoute poliment, lui répondit qu'elle en parlerait à d'autres et qu'en somme, "on verra".

Simone Hamel avait fondé le Club des Femmes de Carrière de Victoriaville en 1968 et en était toujours présidente. Comme elle avait bâti le Club ici, elle pouvait comprendre le travail que cela représentait. Conseillère en main d'oeuvre au Centre d'Emploi du Canada et active dans d'autres organismes, elle choisit de ne pas présider un autre organisme débutant mais accepte d'aider à le mettre sur pied. Elle recrute d'autres membres du Club et les convoque à une réunion chez elle.

Mais on est loin d'être convaincu du besoin d'un comité d'accueil et lorsque Denise Côté et Lise Rousseau sont approchées, leur réaction immédiate est la même: "Mais, il n'y a pas d'immigrants ici, qu'est-ce qu'on ferait d'un comité d'accueil?" Elles prennent le bottin téléphonique et cherchent les noms "étrangers". A leur grande surprise, elles en trouvent plusieurs.

Travaillant au Centre de la Main d'Oeuvre, Simone Hamel est bien placée pour savoir que c'est bien à cette porte que l'on frappe en arrivant dans la région. Elle recrute son collègue, Jim Aubut, et sans trop s'en rendre compte, on pose les premières



**Madame Hilde Gilgen**



**La ferme Fabrice Charmeaux, à St-Rémi de Tingwick.**



**Les moutons de la famille Charmeaux!**



**Raymonde Gauthier & Miomir Matovich.**



**Giacomo Bellini et son épouse, Laurette Lemay, en Suisse.**



**Le Camping St-Valère.**

pierres de la fondation d'un Comité d'Accueil aux Néo-canadiens des Bois-Francs...une poignée de gens impliqués dans leur milieu.

En juin 1971, on se sent prêts à convoquer une première réunion d'information "officielle" avec la présidente du Comité de Trois-Rivières. Qui étaient présents ce soir-là, rue Létourneau?

- *Simone Hamel*, chez qui la réunion a été convoquée,

- *Louise R. Lavoie*, membre des Femmes de Carrière,

- *Lise Rousseau*, aussi membre du même Club,

- *Jim Aubut*, du Centre de la Main d'Oeuvre,

- *Marguerite Desharnais*, présidente du Comité d'Accueil aux Néo-Canadiens de Trois-Rivières, qui vient en parler.

L'invitée trifluvienne se montre convaincante et les participants sont gagnés à l'idée. Un comité sera mis sur pied à l'automne et madame Rousseau s'en chargera. En septembre, monsieur Aubut et madame Côté assistent à une réunion du Comité de Trois-Rivières et en reviennent encore plus motivés. Fin '71, un comité provisoire est formé et trois des membres: *Lise Rousseau*, *Denise Côté* et *Gisèle Fréchette* se donnent la tâche de dénicher les néo-canadiens de la région, surtout à l'aide du bottin téléphonique. Pour sa part, Jim Aubut agira comme personne ressource et avisera le Comité des nouveaux arrivants qui se présenteront à son bureau.

Le Comité devait fonctionner de façon autonome et non comme appendice d'un autre organisme. On se voyait comme un regroupement d'immigrants et de "locaux", à une proportion d'environ 50/50. On assisterait les arrivants dans leur intégration.

Le Comité devait être mis au courant des nouveaux arrivants par le Comité d'accueil interconfessionnel de Montréal. Il est vite devenu évident que cette méthode était inefficace et que si l'on voulait un aperçu réaliste du nombre de "néos", il fallait prendre d'autres moyens pour y parvenir.

En mars 1972, un sondage est fait par l'entremise de CFDA, le poste de radio de Victoriaville, et des quatre journaux régionaux. Les résultats s'étant avérés très médiocres, on continua à dresser une liste de Néo-canadiens probables à partir du bottin de la région de Victoriaville-Arthabaska, en y écumant les noms à consonance étrangère. A la grande surprise du comité, on y repéra quelques 56 familles de 18 origines différentes dans la région.

Restait à savoir si ces mêmes gens ressentaient le besoin d'un comité d'accueil. On leur fit remplir un petit questionnaire qui démontra, entre autres, que 85% croyaient qu'il serait utile que les Canadiens viennent en aide aux Néo-canadiens qui arrivent et que 88% d'entre eux seraient intéressés à participer à des activités sociales qui réuniraient Canadiens et néo-canadiens.

Si quelqu'un avait douté, ne serait-ce qu'un instant, de la nécessité de ce grand projet, les réponses au sondage balayaient les doutes d'une façon convaincante. La première réunion officielle eut lieu au Centre de la Main d'Oeuvre du Canada, à Victoriaville, un lundi soir, le 17 avril 1972. Étaient présents: *Mesdames Denise Côté*, *Lucie Lauzière*, *Gisèle Fréchette*, *Lise Rousseau* et *monsieur Jim Aubut*. Le journal *La Nouvelle* publiait un communiqué de l'événement le 2 mai 1972.

Le Comité d'Accueil aux Néo-canadiens était né. (Le nom sera modifié deux ans plus tard - nous en parlerons plus loin.)

### **Raisons, buts et moyens du Comité**

"A cause des difficultés que rencontre le Néo-canadien: manque de connaissance de la langue, conditions de vie et coutumes différentes, dépaysement, manque de contact humain, il est souhaitable qu'un groupe de personnes bénévoles puissent l'accueillir et l'aider au besoin."

Voilà les raisons données dans un cahier sur l'historique du Comité, publié en 1977.

Les **objectifs** - 1)l'accueil des Néo-canadiens à leur arrivée,  
2)l'aide dans les besoins d'interprète,  
3)les visites à domicile et à l'hôpital au besoin,  
4)les conseils dans les premiers achats dans la vie quotidienne,  
5)l'aide dans les démarches officielles telles que scolaires, gouvernementales à tous les niveaux, loisirs, santé, religieuses, etc. En somme, comme le dit si bien monsieur Aubut, "pour répondre à des besoins humanitaires."

Le Comité reconnaissait l'apport indéniable des nouveaux arrivants comme source d'enrichissement pour la communauté.

### **Les débuts**

Le nouveau comité se divise les tâches et les postes de direction sont distribué comme ceci:

Lise Rousseau - présidente

Denise Côté - vice-présidente

Lucie Lauzière - trésorière

Jim Aubut - secrétaire

Pauline Martin - publiciste

Gisèle Fréchette - comité de téléphone

Dès la première assemblée, on décide d'inviter les médias pour la prochaine réunion. Entretemps, on contactera les immigrants que l'on connaît dans la région et on fera appel à l'Hydro et à Welcome Wagon pour obtenir les noms des nouveaux arrivants.

Cette assemblée chargée durera jusqu'à 23h30!

### **Le recrutement**

"Madame Côté, comment se faisait le recrutement de membres dans les débuts du Comité, par la radio locale? les journaux?"

"Mais non, nous visitions les familles, leur faisons connaître le Comité, leur offrons notre aide et les invitons aux activités."

"Vous avez choisi l'approche la plus directe!"

"Oui, et vous savez, c'est comme ça qu'on a rencontré tant de gens formidables, des amitiés se sont développées qui durent toujours. Tiens, c'est comme ça qu'on a rencontré les De Pauw, les Thibault, par exemple. Et ils sont toujours actifs dans le Comité. Ensuite, avec nos activités sociales, nous avons même permis aux Néo-canadiens de se rencontrer entre eux. Imaginez la surprise et la joie, lorsqu'on demandait, par exemple, au début d'une soirée: "tous les Allemands, levez-vous, faites-vous connaître" et que

chaque Allemand, qui se croyait le seul du groupe, en voyait soudainement quatre ou cinq se lever! Ce n'était pas long qu'à la première occasion on voyait ces gens changer discrètement de place afin d'aller connaître les ex-compatriotes que le Comité leur avait permis de rencontrer."

Dès la seconde rencontre, le 24 avril '72, on compte de nouveaux membres, dont les premiers néo-canadiens: Mme Bo Carlo et M. Giacomo Bellini. Ils seront des membres de qualité et qui apporteront beaucoup à la cause pendant longtemps. Une semaine plus tard, M. Albert Beyrouti se joindra à l'organisation. Vingt ans plus tard, il est encore de ceux sur lesquels on peut toujours compter.

Le recrutement continue de plus belle et on ne ménage pas les efforts pour faciliter l'intégration. Au besoin, on offre le transport, la gardienne, enfin on règle sur les lieux tout empêchement à la participation. Une des fondatrices du Comité nous a soufflé que Renata Gingras, d'origine suisse-italienne, (une apôtre des plus actives durant plusieurs années) était "la meilleure vendeuse du Comité". Elle ne ménageait aucun effort pour se rendre directement chez les gens, où qu'ils demeurent. "Je n'aime pas téléphoner", nous disait-elle, "je crois que c'est mieux de rencontrer les gens en personne."

A savoir si l'intégration dans notre région était possible sans cette incitation, au risque de généraliser, nous devons dire en toute honnêteté que **plusieurs personnes, autant québécoises de souche que d'origines étrangères**, nous ont répété que la mentalité a beaucoup changé en 20 ans. Pour comprendre, il faut reculer et se rappeler le temps où les familles étaient nombreuses et où l'on avait moins besoin des voisins; d'une certaine façon, on était *auto-suffisant*. On ne ressentait pas le besoin d'accueillir le nouveau voisin. Bien sûr qu'on l'aidait s'il le demandait mais, en général, on ne faisait pas les premiers pas.

### Projets et activités

Quelles sont les préoccupations du Comité dans ses débuts? Il se penche sur plusieurs projets: la constitution, un bulletin pour membres et membres potentiels, la procédure de la citoyenneté (devenue une préoccupation majeure et durable, à tel point qu'il nous a paru essentiel d'en traiter dans un chapitre à lui seul), des cours de français et enfin une première activité sociale qui aura lieu au Motel Boifran, le 26 mai 1972.

La générosité du Comité de Trois-Rivières viendra permettre ces premières démarches grâce à une subvention de 300\$, telle que l'atteste une photo parue dans *Le Nouvelliste* le 1er mai ainsi que dans *L'Union* le 9 suivant. Dès l'année suivante, l'oeuvre humanitaire du Comité d'Accueil sera reconnue par le gouvernement provincial et il pourra dorénavant compter sur des subventions généreuses du Ministère de l'Immigration.

La première activité sociale a été une soirée de musique et de danses d'ici et d'ailleurs, suivie d'une collation. Les mairies de Victoriaville et d'Arthabaska étaient représentées, donnant ainsi un caractère officiel à l'événement. L'activité a été signalée

dans La Nouvelle, de Victoriaville, du 30 mai ainsi que dans Le Nouvelliste, de Trois-Rivières.

Soulignons ici la couverture de la presse locale et régionale à travers les années. Le CAI a eu la sagesse de garder des articles de journaux dès ses débuts, ce qui a grandement facilité notre tâche dans la composition de cet historique.

La soirée du 26 mai 1972 fut la première d'une longue série d'activités durant ces 20 premières années d'existence du Comité d'Accueil. Nous dressons plus loin cette liste impressionnante et variée. Elle rappellera des souvenirs inoubliables à plusieurs: soupers et buffets gastronomiques, expositions d'objets ethniques, voyages organisés, soirées folkloriques, soirées récréatives, etc.

Dans les débuts du Comité, il y avait plus d'immigration qu'aujourd'hui; alors, on ne négligeait pas les enfants. On a organisé des parties d'Halloween et de Noël, par exemple, et la participation était vraiment impressionnante. Un soir de tempête, on a accueilli "seulement" 80 enfants au lieu des 150 qu'on attendait, raconte Lise Rousseau! Cela donne une petite idée sur la participation.

Il reste aujourd'hui plusieurs résultats tangibles des accomplissements du CAI. Des cours de français ont été donnés à plusieurs reprises et sont, d'ailleurs, toujours disponibles. Un livre de recettes internationales fournies par les membres a été publié en 1979 et, c'est le cas de le dire, il s'est vendu comme des petits pains chauds. Aujourd'hui, il est introuvable et il est question d'en faire une deuxième édition ou encore de réaliser un second livre tout à fait nouveau.

En 1984, un projet de recherche d'Immigration-Canada a été entrepris par Jean-Marie Clerc. Pour 179 répondants représentant 30 ethnies dans un rayon de 50 kilomètres autour de Victoriaville, plusieurs données intéressantes ont été recueillies. Par exemple, 65 d'entre eux étaient mariés avec des québécois de souche, la langue était une barrière importante que les enfants aidaient à surmonter et, la proportion d'universitaires chez les allophones était plus élevée que chez les indigènes.

En 1988, un Lexique en 5 langues a été publié. Ce travail remarquable donnait la traduction en cinq langues des mots les plus utiles à connaître dans sept domaines: les aliments, les émotions, la famille, la journée (avec le temps et les mois), le corps, l'hôpital et la santé. Les langues jugées les plus utiles dans cette région étaient le français, l'allemand, l'anglais, l'espagnol et le vietnamien.

Un à-côté intéressant de ce lexique a été l'idée de fournir à l'Hôtel-Dieu d'Arthabaska une liste de personnes-ressources pouvant servir de traducteurs et traductrices au besoin. Le CAI, avec tant de membres d'origines aussi variées, a pu ainsi former une banque de quelques dizaines de langues.

### **Vingt ans d'activités organisées par le CAI**

- Soirée d'ouverture - 20  
généralement autour de l'Halloween
- Soirée culturelle - 28  
conférences, diaporamas, photos... sur une vingtaine de pays
- Souper ou buffet gastronomique - 16  
parfois comme sujet "connaissance d'un pays", accompagné de danse  
ou présentation d'un ensemble folklorique
- Soirée folklorique et exposition d'artisanat - 4  
costumes et objets, traditions populaires
- Cabane à sucre - 9
- Activités sportives - 14  
ski, balle molle, bicyclette, marche, quilles, pétanque, etc.
- Fête d'enfants (Noël) - 17
- Voyages culturels - 20  
différentes régions de la province, Montréal, Québec, Ottawa.

### **Président(e)s du CAI des B-F 1971-1991**

- 1971-73 - Lise Rousseau
- 1973-74 - Denise Côté
- 1974-77 - Colette Ghazal
- 1977-79 - Denise Côté
- 1979-80 - Renata Gingras
- 1980-84 - Yvette Larroza
- 1984-86 - Gilberte Sarthou
- 1986-89 - Colette Martineau
- 1989-90 - Jean-Marie Clerc
- 1990- - Michel Petculescu

### **Le C.A.N.C. devient le C.A.I. des B-F**

L'appellation "Néo-canadien" ne plaisait pas à tous les immigrants, et pour de bonnes raisons. Pour certains, ce terme sonnait comme une chose étrangère, trop distincte. De plus, le terme n'était pas vraiment très exact lorsqu'appliqué à ces gens qui étaient au pays depuis 10-20 ans déjà. Il est évident que ceux-ci se sentaient passablement intégrés et non plus tellement "néo" après tant d'années!

Le 19 septembre 1974, le Comité d'Accueil aux Néo-Canadiens est mort! Vive le Comité d'Accueil International des Bois-Francis! On convoqua alors une conférence de presse pour expliquer le changement de nom.

L'équipe du bureau de direction - Denise Côté, Colette Ghazal et Albert Beyrouiti - réaffirma à la presse que les buts de l'organisme demeuraient les mêmes: recevoir les arrivants, faciliter leurs achats, les aider à se rencontrer entre eux et à faire connaissance avec les "gens de la place."

### **Projets à court terme**

Ce livre se voulait originalement un simple feuillet pour souligner les 20 ans du CAI. C'est en fouillant les archives du Comité qu'il est devenu évident qu'il méritait beaucoup plus.

L'idée originale a évolué pour devenir ce petit ouvrage mettant en valeur la contribution de l'immigration dans notre région, tout en reconnaissant la place du CAI.

Le CAI n'a pas de "plan quinquennal" ou de buts à long terme. Il est constant dans ses buts d'accueil originaux. Par contre, il ne manque jamais de projets à court ou moyen terme. Les activités sont nombreuses et variées, selon les désirs des membres.

Nous entreprenons présentement un projet d'envergure concernant les immigrants sur la ferme, une immigration importante dans les Bois-Francs. Un lexique allemand-français pour la ferme sera publié, ainsi qu'un guide d'adresses utiles pour l'arrivant.

Nous irons plus loin. Nous avons commencé à rencontrer les immigrants pour connaître les lacunes en ce qui a trait à tout le processus d'émigration, d'immigration, d'achat de fermes, etc., tel qu'il existe présentement. Nous préparerons un dossier complet qui comprendra même une liste de personnes-ressources dans plusieurs municipalités dans la région. Les immigrants ne seront plus seuls.

### **Le CAI a-t-il toujours sa raison d'être?**

Il y a eu les raisons officielles pour fonder un comité d'accueil. Nous les avons énumérées. Quand nous avons posé la question à Denise Côté, la co-fondatrice, c'est elle qui nous a fait comprendre que les vrais raisons, les raisons du coeur, pour l'existence d'un tel comité: *"mieux connaître, mieux comprendre, mieux aimer"* sont toujours d'actualité et le seront encore sans l'ombre d'un doute dans un autre 20 ans.

A travers les années, elle a vu le CAI devenir une grande famille, la seule famille pour certains arrivants durant la période initiale d'intégration. C'est grâce à cette famille qu'on a pu réaliser des contacts et se faire des ami(e)s.

Après des dizaines d'entrevues avec des membres de la première heure jusqu'aux membres des derniers temps, il y a un consensus. Tous sont d'accord pour affirmer que les immigrants nous ont apporté beaucoup dans tous les domaines. L'intégration a été plus difficile pour certains à cause des années passées dans un pays où la liberté d'expression n'était qu'un rêve. On a constaté que parfois, même après plusieurs années au pays, il restait une certaine crainte de s'ouvrir pleinement.

Pour Michel Petculescu, la réponse est fort simple: le Comité d'accueil international des Bois-Francs doit continuer à exister tout simplement *"parce que les nouveaux arrivants se sentent bien avec nous!"*



EN LIEU DE ...

...L'immigrant!... Pourquoi y quitte son pays? Pourquoi y reste pas chez lui?

Pourquoi yé venu icit? Pourquoi yé pas allé ailleurs? Pourquoi faudrait que j'l'accepte? Y vole ma job! Y'm'dérange! Yé pas comme moé, comme nous!...

"Les voilà!"

...Lui, il est blanc,... lui un peu noir et lui, un peu jaune! Mais ça va! Il est comme moi, comme nous!

"Crime... elle, elle est belle!"

"Et lui... pas pire!"

"Pourquoi me regarde-t-il comme ça?"

Ils s'approchent

"Bonjour!"

"Bonjour!"

"Comment allez-vous? Ca va bien? Il fait beau aujourd'hui, n'est-ce pas?"

... Simonac... il parle français!

Et il parle bien. Elle, elle se débrouille, je la comprends."

Mais lui pantout"

"Mon nom est ...."

"Et moi, ...."

"Elle, c'est ...."

"Heureux de vous connaître!"

.....

"Au revoir!"

"Au revoir!" " Eh, attend! Comment on dit au revoir chez vous?"

"Auf wiedersehen!"

"Salut mon chum!"

"Mon chum?"

"...Et pourquoi pas!"

## EPILOGUE

J'aime le vent. J'aime être emporté sur ses ailes vers les hauteurs du ciel. Il m'emporte à gauche, à droite, loin, très loin ... Je redécouvre les endroits par où je suis passé, je découvre des endroits par où sont passés d'autres comme moi. Je vois la famine, la misère, la guerre, la tristesse, la souffrance, la mélancolie, l'espoir. Je vois aussi le bonheur, la joie, le rire, l'exubérance...

Pourquoi cette différence? Je vole ... à travers les nuages, la pluie, caressé par les rayons du soleil ..., mais je vole vers un autre soleil. Là-bas je suis bien et, cet autre soleil, c'est le Canada, le Québec, le nouveau chez-moi.

Je veux vous dire, gens d'ici:

*"Savez-vous que vous avez le meilleur soleil?"*

*"Savez-vous profiter de ce que vous avez?"*

*"Réfléchissez, réfléchissez..."*



## **LA CAISSE POPULAIRE DE VICTORIANVILLE**

*La Caisse Populaire de Victoriaville a toujours été très ouverte, face à l'immigration dans notre région.*

*Il lui fait donc vraiment plaisir de s'associer au Comité d'Accueil International des Bois-Francs dans la parution de ce livre qui a l'originalité de donner la parole aux immigrants eux-mêmes et dont le lancement a lieu dans le cadre de la Semaine Interculturelle Nationale.*

**GUY POULIOT**  
*directeur général*



## TABLE DES MATIERES

PREFACE . . . . .	1
PROLOGUE . . . . .	2
LA REGION DES BOIS-FRANCS . . . . .	3
Qui a peuplé les Bois-Francis? . . . . .	3
Les Irlandais . . . . .	4
Les orphelins Britanniques . . . . .	5
L'industrie a-t-elle attiré l'immigration? . . . . .	5
Conclusion . . . . .	6
Pourquoi choisir les Bois-Francis? . . . . .	6
D'OU VIENNENT-ILS? . . . . .	7
UN ECOSSAIS PARMi NOUS AU SIECLE DERNIER . . . . .	8
LES PERIPETIES D'UN FLAMAND . . . . .	9
DE LA MESOPOTAMIE . . . . .	11
LES GRECS ET LA RESTAURATION . . . . .	13
A.D. Sangaragos, le premier Grec à Victoriaville . . . . .	13
Chez Maxime, une "institution" à Victoriaville . . . . .	13
LA DEUXIEME GUERRE MONDIALE ET SES CONSEQUENCES . . . . .	15
AU GOULAG . . . . .	16
UN ROUMAIN A VICTORIAVILLE . . . . .	18
A PRINCEVILLE, UNE SEULE FAMILLE DE LA HOLLANDE . . . . .	20
On doit partir . . . . .	21
L'heure de la retraite . . . . .	22
DE LA MERE PATRIE . . . . .	25
LE BEARNAIS . . . . .	26
"Tu connais pas ta religion?" . . . . .	26
L'ASSERMENTATION . . . . .	28
Evolution du serment . . . . .	29
LE MODELEUR DE PLESSISVILLE . . . . .	31
Vers la retraite . . . . .	31
LE MONSIEUR AUX GROSSES MALLES . . . . .	34
Ploc! Une autre grosse! . . . . .	35
Les français et le joual . . . . .	35
Jacques Thibault dans "Les aventures du siffleux" . . . . .	36

Mon meuble, il fait!	37
Les maudits français!	37
LA SOCIETE D'AIDE AUX NEO-CANADIENS	39
LES PORTUGAIS A NICOLET	39
LES HONGROIS	41
LA REVOLUTION HONGROISE ET L'EMIGRATION	41
La révolte est commencée!	42
Les enfants en otage	44
LES PERES CLARETAINS	45
De séminaire en collège classique	45
L'avenir du Collège Clarétain	46
LE GROS BILL	47
UN COUTURIER ITALIEN - AU CANADA VIA LA SUISSE	49
UN GARS DU NORD S'ARRETE A VANCOUVER	52
SUR LE DERNIER BATEAU	54
Du travail dès le lendemain	54
Une deuxième carrière	54
Impressions	55
UN ENFANT DE LA GUERRE	56
Horloger à 14 ans	56
Go West, young man!	57
Le "Good Luck Cafe"	57
Nouveau métier, nouvelle province	58
DE BRUXELLES A WARWICK	60
Le rêve est réalisé	60
Anecdotes	60
UN GROUPE D'ENSEIGNANTS	62
L'immigrant et l'intégration	63
Rencontre de cultures	66
Education	71
La Césarienne...de Ricardo Dorcal	75
"Allez voir monsieur l'abbé"...Albert Beyrouti	75
Jean-Baptiste Fonseca rencontre l'Anglais opaque	75
Un mélange de quoi?...Maria Fonseca	76
Une Labatt 25 pour Jean Sabri!	76
Post scriptum	76
LES "BOAT PEOPLE"	77
LES HUA DE PRINCEVILLE	78

L'IMMIGRATION A LA CAMPAGNE . . . . .	80
Pourquoi les Suisses quittent leur pays . . . . .	81
Pourquoi choisir le Canada et le Québec . . . . .	81
La vente de fermes - une "big business" . . . . .	82
Les difficultés . . . . .	83
Quelques opinions de gens du milieu . . . . .	85
LES SUISSES . . . . .	87
DE LA SUISSE AU RANG VACHON . . . . .	88
VERS LES GRANDS ESPACES . . . . .	90
"LA GRAND'MERE DES SUISSES" . . . . .	92
Qui est Hilde Gilgen? . . . . .	92
UN PRODUCTEUR DE CANNEBERGES . . . . .	94
Un mot sur la canneberge . . . . .	95
AU CANADA QUEBEC . . . . .	96
Le choix de la ferme . . . . .	96
EN PASSANT PAR LA LORRAINE... . . . .	98
Points de vue . . . . .	98
"C'EST UN PAYS QUI M'A PRIS AU COEUR!" . . . . .	99
L'accueil . . . . .	99
"Avant, on ne le voyait pas." . . . . .	100
Et la ferme? . . . . .	100
A ST-REMI DE TINGWICK, UN ELEVEUR DE MOUTONS . . . . .	101
LE "RETOUR A LA TERRE" . . . . .	102
"C'ETAIT ECRIT DANS LE CIEL" . . . . .	105
TORONTO, CE N'EST PAS LE PEROU! . . . . .	107
UN POLONAIS ANGLOPHONE A HAM NORD . . . . .	108
UNE HISTOIRE D'AMOUR YOUGO-QUEBECOISE . . . . .	110
La route de Sarajevo à Matane . . . . .	111
Vers les Bois-Francs . . . . .	112
DE LA SAAR A LA SARRE . . . . .	113
On part pour l'Abitibi . . . . .	113
L'ARTISTE ET LA GUERRE CIVILE . . . . .	114
Artiste-peintre . . . . .	114
L'IMMIGRATION A TRAVERS LES YEUX DE L'ENFANT . . . . .	116
"Tu casses ton français!" . . . . .	116

L'ECOLE COMME MOYEN D'INTEGRATION DANS LES BOIS-FRANCS . . .	118
JE SUIS A TOI, ARGENTINE . . . . .	119
LA CSN ET L'IMMIGRATION . . . . .	122
LE PORTUGAIS DU RESTAURANT VICTORIA . . . . .	123
LE COMITE D'ACCUEIL INTERNATIONAL DES BOIS-FRANCS . . . . .	124
Raisons, buts et moyens du Comité . . . . .	126
Les débuts . . . . .	126
Le recrutement . . . . .	126
Projets et activités . . . . .	127
Vingt ans d'activités organisées par le CAI . . . . .	129
Président(e)s du CAI des B-F 1971-1991 . . . . .	129
Le C.A.N.C. devient le C.A.I. des B-F . . . . .	129
Projets à court terme . . . . .	129
Le CAI a-t-il toujours sa raison d'être? . . . . .	130
EN LIEU DE ... . . . .	131
EPILOGUE . . . . .	132

## INDEX

Philip Ross . . . . .	8
Hubert Timmerman . . . . .	9
Michel Haroon . . . . .	11
A.D. Sangaragos . . . . .	13
John Angelopoulos . . . . .	13
Théo Nahorny . . . . .	16
Pintilii Pocora . . . . .	18
Peter et Elisabeth Heeremans . . . . .	20
Jean Sarthou . . . . .	26
Claude Véraquin . . . . .	31
Jacques Thibault . . . . .	36
Jean-Paul Rondeau . . . . .	39
Louis et Elisabeth Takacs . . . . .	42
Pères Clarétains . . . . .	45
Kee Chong Wong . . . . .	47
Giacomo Bellini . . . . .	49
Michel Fasquelle . . . . .	52
Marcel Derenne . . . . .	54
Léon De Pauw . . . . .	56
Paul et Marie-Jeanne Nogarède . . . . .	60
Albert Beyrouti . . . . .	62
Ricardo Dorcal . . . . .	62
Jean-Baptiste et Maria Fonseca . . . . .	62
Jean Sabri . . . . .	62
Renata Gingras . . . . .	77
Yvette Larroza . . . . .	77
Gia Phong Hua . . . . .	78
Otto et Margrit Schmucki . . . . .	88
Bruno et Else Helbling . . . . .	90
Hilde Gilgen . . . . .	92
Marc Bieler . . . . .	94
Jean-Pierre et Suzanne . . . . .	96
Hubert et Danielle Génion . . . . .	98
Julien Eschenbrenner . . . . .	99
Fabrice Charmeaux . . . . .	101
John Eggena . . . . .	102
Marie-Josée Ribeiro . . . . .	105
Presciliano Dextre . . . . .	107
Jan Kisielewicz . . . . .	108
Miomir Matovich . . . . .	110
Théo Busch . . . . .	113
Ricardo Zepeda . . . . .	114
Petculescu, Ana Maria et Alina . . . . .	118
Eric Thibault . . . . .	119
Martin et Ilia Montes . . . . .	122
Michel Lacasse . . . . .	122
Denis Champagne . . . . .	122
José Santos . . . . .	123





*Société de  
Généalogie de  
Drummondville*

545, rue des Écoles  
DRUMMONDVILLE, QC J2B 1J6

